SECONDE PARTIE

PQ
2021
M3
1874a
ptie.2

Nature 159

Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

HISTOIRE

DE

MANON LESCAUT

SECONDE PARTIE

HISTOIRE

DE

MANON LESCAUT

ET DU

CHEVALIER DES GRIEUX

PRÉCÉDÉE D'UNE

ÉTUDE PAR ARSÈNE HOUSSAYE

Six eaux-fortes par Hédouin

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXIV

PQ
2021
M3
1874a
ptie 2

793671

HISTOIRE

DE

MANON LESCAUT

SECONDE PARTIE

MA présence et les politesses de M. de T... dissiperent tout ce qui pouvoit rester de chagrin à Manon. « Oublions nos terreurs passées, ma chere ame, lui dis-je en arrivant, et recommençons à vivre plus heureux que jamais. Après tout, l'Amour est un bon maître. La Fortune ne sçauroit nous causer autant de peines qu'il nous fait goûter de plaisirs. » Notre souper fut une vraie scène de joie. J'étois plus fier et plus content avec Manon et

mes cent pistoles que le plus riche partisan de Paris avec ses trésors entassés. Il faut compter ses richesses par les moyens qu'on a de satisfaire ses desirs. Je n'en avois pas un seul à remplir. L'avenir même me causoit peu d'embarras. J'étois presque sûr que mon pere ne feroit pas difficulté de me donner de quoi vivre honorablement à Paris, parce qu'étant dans ma vingtiéme année, j'entrois en droit d'exiger ma part du bien de ma mere. Je ne cachai point à Manon que le fond de mes richesses n'étoit que de cent pistoles. C'étoit assez pour attendre tranquillement une meilleure fortune, qui sembloit ne me pouvoir manquer, soit par mes droits naturels, ou par les ressources du jeu.

Ainsi, pendant les premieres semaines, je ne pensai qu'à jouir de ma situation, et, la force de l'honneur, autant qu'un reste de ménagement pour la police, me faisant remettre de jour en jour à renouer avec les associés de l'hôtel de T..., je me réduisis à jouer dans quelques assemblées moins décriées, où la faveur du sort m'épargna l'humiliation d'avoir recours à l'industrie. J'allois passer à la ville une partie de l'après-midi, et je revenois souper à Chaillot,

accompagné fort souvent de M. de T..., dont l'amitié croissoit de jour en jour pour nous. Manon trouva des ressources contre l'ennui. Elle se lia dans le voisinage avec quelques jeunes personnes que le printems y avoit ramenées. La promenade et les petits exercices de leur sexe faisoient alternativement leur occupation. Une partie de jeu, dont elles avoient réglé les bornes, fournissoit aux frais de la voiture. Elles alloient prendre l'air au bois de Boulogne; et le soir, à mon retour, je retrouvois Manon plus belle, plus contente et plus passionnée que jamais.

Il s'éleva néanmoins quelques nuages qui semblerent menacer l'édifice de mon bonheur; mais ils furent nettement dissipés, et l'humeur folâtre de Manon rendit le dénouement si comique que je trouve encore de la douceur dans un souvenir qui me représente sa tendresse et les agrémens de son esprit.

Le seul valet qui composoit notre domestique me prit un jour à l'écart pour me dire, avec beaucoup d'embarras, qu'il avoit un secret d'importance à me communiquer. Je l'encourageai à parler librement. Après quelques détours, il me

fit entendre qu'un seigneur étranger sembloit avoir pris beaucoup d'amour pour mademoiselle Manon. Le trouble de mon sang se fit sentir dans toutes mes veines. « En a-t'elle pour lui? » interrompis-je plus brusquement que la prudence ne permettoit pour m'éclaircir. Ma vivacité l'effraya. Il me répondit d'un air inquiet que sa pénétration n'avoit pas été si loin; mais qu'ayant observé depuis plusieurs jours que cet étranger venoit assidûment au bois de Boulogne, qu'il y descendoit de son carosse, et que, s'engageant seul dans les contre-allées, il paroissoit chercher l'occasion de voir ou de rencontrer mademoiselle, il lui étoit venu à l'esprit de faire quelque liaison avec ses gens pour apprendre le nom de leur maître; qu'ils le traitoient de prince italien, et qu'ils le soupçonnoient eux-mêmes de quelque avanture galante; qu'il n'avoit pû se procurer d'autres lumieres, ajouta-t'il en tremblant, parce que le prince, étant alors sorti du bois, s'étoit approché familiérement de lui et lui avoit demandé son nom; après quoi, comme s'il eût deviné qu'il étoit à notre service, il l'avoit félicité d'appartenir à la plus charmante personne du monde.

J'attendois impatiemment la suite de ce récit. Il le finit par des excuses timides, que je n'attribuai qu'à mes imprudentes agitations. Je le pressai en vain de continuer sans déguisement : il me protesta qu'il ne sçavoit rien de plus, et que, ce qu'il venoit de me raconter étant arrivé le jour précédent, il n'avoit pas revû les gens du prince. Je le rassurai non-seulement par des éloges, mais par une honnête récompense ; et, sans lui marquer la moindre défiance de Manon, je lui recommandai d'un ton plus tranquille de veiller sur toutes les démarches de l'étranger.

Au fond, sa frayeur me laissa de cruels doutes. Elle pouvoit lui avoir fait supprimer une partie de la vérité. Cependant, après quelques réflexions, je revins de mes allarmes jusqu'à regretter d'avoir donné cette marque de foiblesse. Je ne pouvois faire un crime à Manon d'être aimée. Il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle ignoroit sa conquête ; et quelle vie allois-je mener si j'étois capable d'ouvrir si facilement l'entrée de mon cœur à la jalousie ? Je retournai à Paris le jour suivant, sans avoir formé d'autre dessein que de hâter le progrès de ma fortune en jouant plus gros jeu, pour me mettre en état

de quitter Chaillot au premier sujet d'inquiétude. Le soir, je n'appris rien de nuisible à mon repos. L'étranger avoit reparu au bois de Boulogne, et, prenant droit de ce qui s'y étoit passé la veille pour se rapprocher de mon confident, il lui avoit parlé de son amour, mais dans des termes qui ne supposoient aucune intelligence avec Manon. Il l'avoit interrogé sur mille détails. Enfin il avoit tenté de le mettre dans ses intérêts par des promesses considérables, et, tirant une lettre qu'il tenoit prête, il lui avoit offert inutilement quelques louis d'or pour la rendre à sa maîtresse.

Deux jours se passerent sans aucun autre incident. Le troisiéme fut plus orageux. J'appris, en arrivant de la ville assez tard, que Manon, pendant sa promenade, s'étoit écartée un moment de ses compagnes, et que l'étranger, qui a suivoit à peu de distance, s'étant approché d'elle au signe qu'elle lui en avoit fait, elle lui avoit remis une lettre qu'il avoit reçue avec des transports de joie. Il n'avoit eu le tems de les exprimer qu'en baisant amoureusement les caracteres, parce qu'elle s'étoit aussi-tôt dérobbée. Mais elle avoit paru d'une gaieté extraordinaire

pendant le reste du jour, et, depuis qu'elle étoit rentrée au logis, cette humeur ne l'avoit pas abandonnée. Je frémis sans doute à chaque mot.

« Es-tu bien sûr, dis-je tristement à mon valet, que tes yeux ne t'ayent pas trompé? »

Il prit le Ciel à témoin de sa bonne foi. Je ne sçais à quoi les tourmens de mon cœur m'auroient porté si Manon, qui m'avoit entendu rentrer, ne fût venue au-devant de moi avec un air d'impatience et des plaintes de ma lenteur. Elle n'attendit point ma réponse pour m'accabler de caresses; et, lorsqu'elle se vit seule avec moi, elle me fit des reproches fort vifs de l'habitude que je prenois de revenir si tard. Mon silence lui laissant la liberté de continuer, elle me dit que depuis trois semaines je n'avois pas passé une journée entiere avec elle, qu'elle ne pouvoit soutenir de si longues absences, qu'elle me demandoit du moins un jour par intervalles, et que dès le lendemain elle vouloit me voir près d'elle du matin au soir. « J'y serai, n'en doutez pas », lui répondis-je d'un ton assez brusque. Elle marqua peu d'attention pour mon chagrin, et, dans le mouvement de sa joie, qui

me parut en effet d'une vivacité singuliere, elle me fit mille peintures plaisantes de la maniere dont elle avoit passé le jour.

« Étrange fille! me disois-je à moi-même : que dois-je attendre de ce prélude? » L'avanture de notre premiere séparation me revint à l'esprit. Cependant je croyois voir dans le fond de sa joie et de ses caresses un air de vérité qui s'accordoit avec les apparences.

Il ne me fut pas difficile de rejetter la tristesse dont je ne pus me défendre pendant notre souper sur une perte que je me plaignis d'avoir faite au jeu. J'avois regardé comme un extrême avantage que l'idée de ne pas quitter Chaillot le jour suivant fût venue d'elle-même. C'étoit gagner du tems pour mes délibérations. Ma présence éloignoit toutes sortes de craintes pour le lendemain ; et, si je ne remarquois rien qui m'obligeât de faire éclater mes découvertes, j'étois déja résolu de transporter, le jour d'après, mon établissement à la ville, dans un quartier où je n'eusse rien à démêler avec les princes. Cet arrangement me fit passer une nuit plus tranquille, mais il ne m'ôtoit pas la douleur d'avoir à trembler pour une nouvelle infidélité.

A mon réveil, Manon me déclara que, pour passer le jour dans notre appartement, elle ne prétendoit pas que j'en eusse l'air plus négligé, et qu'elle vouloit que mes cheveux fussent accommodés de ses propres mains. Je les avois fort beaux. C'étoit un amusement qu'elle s'étoit donné plusieurs fois. Mais elle y apporta plus de soins que je ne lui en avois jamais vû prendre. Je fus obligé, pour la satisfaire, de m'asseoir devant sa toilette, et d'essuyer toutes les petites recherches qu'elle imagina pour ma parure. Dans le cours de son travail, elle me faisoit tourner souvent le visage vers elle, et, s'appuyant des deux mains sur mes épaules, elle me regardoit avec une curiosité avide. Ensuite, exprimant sa satisfaction par un ou deux baisers, elle me faisoit reprendre ma situation pour continuer son ouvrage. Ce badinage nous occupa jusqu'à l'heure du dîner. Le goût qu'elle y avoit pris m'avoit paru si naturel, et sa gaieté sentoit si peu l'artifice, que, ne pouvant concilier des apparences si constantes avec le projet d'une noire trahison, je fus tenté plusieurs fois de lui ouvrir mon cœur et de me décharger d'un fardeau qui commençoit à me peser. Mais je me

flattois à chaque instant que l'ouverture viendroit d'elle, et je m'en faisois d'avance un délicieux triomphe.

Nous rentrâmes dans son cabinet. Elle se mit à rajuster mes cheveux, et ma complaisance me faisoit céder à toutes ses volontés, lorsqu'on vint l'avertir que le prince de... demandoit à la voir. Ce nom m'échauffa jusqu'au transport.

« Quoi donc? m'écriai-je en la repoussant. Qui? Quel prince? »

Elle ne répondit point à mes questions.

« Faites-le monter », dit-elle froidement au valet; et, se tournant vers moi :

« Cher amant! toi que j'adore, reprit-elle d'un ton enchanteur, je te demande un moment de complaisance. Un moment, un seul moment. Je t'en aimerai mille fois plus. Je t'en sçaurai gré toute ma vie. »

L'indignation et la surprise me lierent la langue. Elle répétoit ses instances, et je cherchois des expressions pour les rejetter avec mépris. Mais, entendant ouvrir la porte de l'antichambre, elle empoigna d'une main mes cheveux, qui étoient flottans sur mes épaules, elle prit de l'autre son miroir de toilette, elle employa toute

sa force pour me traîner dans cet état jusqu'à la porte du cabinet, et, l'ouvrant du genou, elle offrit à l'étranger, que le bruit sembloit avoir arrêté au milieu de la chambre, un spectacle qui ne dut pas lui causer peu d'étonnement. Je vis un homme fort bien mis, mais d'assez mauvaise mine. Dans l'embarras où le jettoit cette scène, il ne laissa pas de faire une profonde révérence. Manon ne lui donna pas le tems d'ouvrir la bouche. Elle lui présenta son miroir :

« Voyez, monsieur, lui dit-elle, regardez-vous bien, et rendez-moi justice. Vous me demandez de l'amour. Voici l'homme que j'aime et que j'ai juré d'aimer toute ma vie. Faites la comparaison vous-même. Si vous croyez lui pouvoir disputer mon cœur, apprenez-moi donc sur quel fondement, car je vous déclare qu'aux yeux de votre servante très-humble, tous les princes d'Italie ne valent pas un des cheveux que je tiens. »

Pendant cette folle harangue, qu'elle avoit apparemment méditée, je faisois des efforts inutiles pour me dégager; et, prenant pitié d'un homme de considération, je me sentois porté à

réparer ce petit outrage par mes politesses Mais s'étant remis assez facilement, sa réponse, que je trouvai un peu grossiere, me fit perdre cette disposition.

« Mademoiselle, mademoiselle, lui dit-il avec un sourire forcé, j'ouvre en effet les yeux, et je vous trouve bien moins novice que je ne me l'étois figuré. »

Il se retira aussi-tôt sans jetter les yeux sur elle, en ajoûtant, d'une voix plus basse, que les femmes de France ne valoient pas mieux que celles d'Italie. Rien ne m'invitoit, dans cette occasion, à lui faire prendre une meilleure idée du beau sexe.

Manon quitta mes cheveux, se jetta dans un fauteuil, et fit retentir la chambre de longs éclats de rire. Je ne dissimulerai pas que je fus touché jusqu'au fond du cœur d'un sacrifice que je ne pouvois attribuer qu'à l'amour. Cependant la plaisanterie me parut excessive. Je lui en fis des reproches. Elle me raconta que mon rival, après l'avoir obsédée pendant plusieurs jours au bois de Boulogne, et lui avoir fait deviner ses sentimens par des grimaces, avoit pris le parti de lui en faire une déclaration ouverte, accompagnée

de son nom et de tous ses titres, dans une lettre qu'il lui avoit fait remettre par le cocher qui la conduisoit avec ses compagnes ; qu'il lui promettoit au delà des monts une brillante fortune et des adorations éternelles ; qu'elle étoit revenue à Chaillot dans la résolution de me communiquer cette avanture, mais qu'ayant conçu que nous en pouvions tirer de l'amusement, elle n'avoit pû résister à son imagination ; qu'elle avoit offert au prince italien, par une réponse flatteuse, la liberté de la voir chez elle, et qu'elle s'étoit fait un second plaisir de me faire entrer dans son plan sans m'en avoir fait naître le moindre soupçon. Je ne lui dis pas un mot des lumieres qui m'étoient venues par une autre voie, et l'ivresse de l'amour triomphant me fit tout approuver.

J'ai remarqué, dans toute ma vie, que le Ciel a toujours choisi, pour me frapper de ses plus rudes châtimens, le tems où ma fortune me sembloit le mieux établie. Je me croyois si heureux avec l'amitié de M. de T... et la tendresse de Manon qu'on n'auroit pû me faire comprendre que j'eusse à craindre quelque nouveau malheur. Cependant il s'en préparoit un si funeste qu'il

m'a réduit à l'état où vous m'avez vû à Passy, et, par degrés, à des extrémités si déplorables que vous aurez peine à croire mon récit fidéle.

Un jour que nous avions M. de T... à souper, nous entendîmes le bruit d'un carosse qui s'arrêtoit à la porte de l'hôtellerie. La curiosité nous fit desirer de sçavoir qui pouvoit arriver à cette heure. On nous dit que c'étoit le jeune G... M..., c'est-à-dire le fils de notre plus cruel ennemi, de ce vieux débauché qui m'avoit mis à Saint-Lazare et Manon à l'Hôpital. Son nom me fit monter la rougeur au visage.

« C'est le Ciel qui me l'amene, dis-je à M. de T..., pour le punir de la lâcheté de son pere. Il ne m'échappera pas que nous n'ayons mesuré nos épées. » v. 13.

M. de T..., qui le connoissoit, et qui étoit même de ses meilleurs amis, s'efforça de me faire prendre d'autres sentimens pour lui. Il m'assura que c'étoit un jeune homme très-aimable, et si peu capable d'avoir eu part à l'action de

son pere que je ne le verrois pas moi-même un moment sans lui accorder mon estime et sans desirer la sienne. Après avoir ajoûté mille choses à son avantage, il me pria de consentir qu'il allât lui proposer de venir prendre place avec nous et de s'accommoder du reste de notre souper. Il prévint l'objection du péril où c'étoit exposer Manon que de découvrir sa demeure au fils de notre ennemi, en protestant, sur son honneur et sur sa foi, que, lorsqu'il nous connoîtroit, nous n'aurions point de plus zélé défenseur.

Je ne fis difficulté de rien après de telles assurances; M. de T... ne nous l'amena point sans avoir pris un moment pour l'informer qui nous étions. Il entra d'un air qui nous prévint effectivement en sa faveur. Il m'embrassa. Nous nous assîmes. Il admira Manon, moi, tout ce qui nous appartenoit, et il mangea d'un appétit qui fit honneur à notre souper. Lorsqu'on eut desservi, la conversation devint plus sérieuse. Il baissa les yeux pour nous parler de l'excès où son pere s'étoit porté contre nous. Il nous fit les excuses les plus soumises. « Je les abrege, nous dit-il, pour ne pas renouveller un souvenir

qui me cause trop de honte. » Si elles étoient sinceres dès le commencement, elles le devinrent bien plus dans la suite, car il n'eut pas passé une demie-heure dans cet entretien, que je m'apperçus de l'impression que les charmes de Manon faisoient sur lui. Ses regards et ses manieres s'attendrirent par degrés. Il ne laissa rien échapper néanmoins dans ses discours; mais, sans être aidé de la jalousie, j'avois trop d'expérience en amour pour ne pas discerner ce qui venoit de cette source. Il nous tint compagnie pendant une partie de la nuit, et il ne nous quitta qu'après s'être félicité de notre connoissance et nous avoir demandé la permission de venir nous renouveller quelquefois l'offre de ses services. Il partit le matin avec M. de T..., qui se mit avec lui dans son carosse.

Je ne me sentois, comme j'ai dit, aucun penchant à la jalousie. J'avois plus de crédulité que jamais pour les sermens de Manon. Cette charmante créature étoit si absolument maîtresse de mon ame que je n'avois pas un seul petit sentiment qui ne fût de l'estime et de l'amour. Loin de lui faire un crime d'avoir plû au jeune G... M..., j'étois ravi de l'effet de ses charmes,

et je m'applaudissois d'être aimé d'une fille que tout le monde trouvoit aimable. Je ne jugeai pas même à propos de lui communiquer mes soupçons. Nous fûmes occupés, pendant quelques jours, du soin de faire ajuster ses habits, et à délibérer si nous pouvions aller à la Comédie sans appréhender d'être reconnus. M. de T... revint nous voir avant la fin de la semaine : nous le consultâmes là-dessus. Il vit bien qu'il falloit dire oui pour faire plaisir à Manon. Nous résolûmes d'y aller le même soir avec lui.

Cependant cette résolution ne put s'exécuter, car, m'ayant tiré aussi-tôt en particulier :

« Je suis, me dit-il, dans le dernier embarras depuis que je ne vous ai vû, et la visite que je vous fais aujourd'hui en est une suite. G... M... aime votre maîtresse. Il m'en a fait confidence. Je suis son intime ami, et disposé en tout à le servir; mais je ne suis pas moins le vôtre. J'ai considéré que ses intentions sont injustes, et je les ai condamnées. J'aurois gardé son secret s'il n'avoit dessein d'employer pour plaire que les voies communes; mais il est bien informé de l'humeur de Manon. Il a sçu, je ne sçais d'où, qu'elle aime l'abondance et les

plaisirs ; et, comme il jouit déja d'un bien considérable, il m'a déclaré qu'il veut la tenter d'abord par un très-gros présent et par l'offre de dix mille livres de pension. Toutes choses égales, j'aurois peut-être eu beaucoup plus de violence à me faire pour le trahir ; mais la justice s'est jointe en votre faveur à l'amitié, d'autant plus qu'ayant été la cause imprudente de sa passion en l'introduisant ici, je suis obligé de prévenir les effets du mal que j'ai causé. »

Je remerciai M. de T... d'un service de cette importance, et je lui avouai, avec un parfait retour de confiance, que le caractere de Manon étoit tel que G... M... se le figuroit, c'est-à-dire qu'elle ne pouvoit supporter le nom de la pauvreté.

« Cependant, lui dis-je, lorsqu'il n'est question que du plus ou du moins, je ne la crois pas capable de m'abandonner pour un autre. Je suis en état de ne la laisser manquer de rien, et je compte que ma fortune va croître de jour en jour. Je ne crains qu'une chose, ajoûtai-je, c'est que G... M... ne se serve de la connoissance qu'il a de notre demeure pour nous rendre quelque mauvais office. »

M. de T... m'assura que je devois être sans appréhension de ce côté-là; que G... M... étoit capable d'une folie amoureuse, mais qu'il ne l'étoit point d'une bassesse; que, s'il avoit la lâcheté d'en commettre une, il seroit le premier, lui qui parloit, à l'en punir, et à réparer par-là le malheur qu'il avoit eu d'y donner occasion.

« Je vous suis obligé de ce sentiment, repris-je; mais le mal seroit fait, et le remede fort incertain. Ainsi, le parti le plus sage est de le prévenir en quittant Chaillot pour prendre une autre demeure.

— Oui, reprit M. de T..., mais vous aurez peine à le faire aussi promptement qu'il faudroit, car G... M... doit être ici à midi; il me le dit hier, et c'est ce qui m'a porté à venir si matin, pour vous informer de ses vûes. Il peut arriver à tout moment. »

Un avis si pressant me fit regarder cette affaire d'un œil plus sérieux. Comme il me sembloit impossible d'éviter la visite de G... M..., et qu'il me le seroit aussi, sans doute, d'empêcher qu'il ne s'ouvrît à Manon, je pris le parti de la prévenir moi-même sur le dessein de ce

nouveau rival. Je m'imaginai que, me sçachant instruit des propositions qu'il lui feroit, et les recevant à mes yeux, elle auroit assez de force pour les rejetter. Je découvris ma pensée à M. de T..., qui me répondit que cela étoit extrêmement délicat.

« Je l'avoue, lui dis-je ; mais toutes les raisons qu'on peut avoir d'être sûr d'une maîtresse, je les ai de compter sur l'affection de la mienne. Il n'y auroit que la grandeur des offres qui pût l'éblouir, et je vous ai dit qu'elle ne connoît point l'intérêt. Elle aime ses aises, mais elle m'aime aussi ; et, dans la situation où sont mes affaires, je ne sçaurois croire qu'elle me préfere le fils d'un homme qui l'a mise à l'Hôpital. »

En un mot, je persistai dans mon dessein, et, m'étant retiré à l'écart avec Manon, je lui déclarai naturellement tout ce que je venois d'apprendre.

Elle me remercia de la bonne opinion que j'avois d'elle, et elle me promit de recevoir les offres de G... M... d'une maniere qui lui ôteroit l'envie de les renouveller.

« Non, lui dis-je, il ne faut pas l'irriter par

une brusquerie : il peut nous nuire. Mais tu sçais assez, toi, friponne, ajoûtai-je en riant, comment te défaire d'un amant désagréable ou incommode. »

Elle reprit, après avoir un peu rêvé :

« Il me vient un dessein admirable, s'écria-t'elle, et je suis toute glorieuse de l'invention. G... M... est le fils de notre plus cruel ennemi ; il faut nous venger du pere, non pas sur le fils, mais sur sa bourse. Je veux l'écouter, accepter ses présens, et me mocquer de lui.

— Le projet est joli, lui dis-je ; mais tu ne songes pas, mon pauvre enfant, que c'est le chemin qui nous a conduits droit à l'Hôpital. »

J'eus beau lui représenter le péril de cette entreprise ; elle me dit qu'il ne s'agissoit que de bien prendre nos mesures, et elle répondit à toutes mes objections. Donnez-moi un amant qui n'entre point aveuglément dans tous les caprices d'une maîtresse adorée, et je conviendrai que j'eus tort de céder si facilement. La résolution fut prise de faire une dupe de G... M..., et, par un tour bizarre de mon sort, il arriva que je devins la sienne.

Nous vîmes paroître son carosse vers les onze

heures. Il nous fit des complimens fort recherchés sur la liberté qu'il prenoit de venir dîner avec nous. Il ne fut pas surpris de trouver M. de T..., qui lui avoit promis la veille de s'y rendre aussi, et qui avoit feint quelques affaires pour se dispenser de venir dans la même voiture. Quoiqu'il n'y eût pas un seul de nous qui ne portât la trahison dans le cœur, nous nous mîmes à table avec un air de confiance et d'amitié. G... M... trouva aisément l'occasion de déclarer ses sentimens à Manon. Je ne dus pas lui paroître gênant, car je m'absentai exprès pendant quelques minutes. Je m'apperçus, à mon retour, qu'on ne l'avoit pas désespéré par un excès de rigueur. Il étoit de la meilleure humeur du monde. J'affectai de le paroître aussi; il rioit intérieurement de ma simplicité, et moi de la sienne. Pendant toute l'après-midi, nous fûmes l'un pour l'autre une scène fort agréable. Je lui ménageai encore, avant son départ, un moment d'entretien particulier avec Manon; de sorte qu'il eut lieu de s'applaudir de ma complaisance autant que de la bonne chere.

Aussi-tôt qu'il fut monté en carosse avec

M. de T..., Manon accourut à moi les bras ouverts, et m'embrassa en éclatant de rire. Elle me répéta ses discours et ses propositions sans y changer un mot. Ils se réduisoient à ceci : il l'adoroit ; il vouloit partager avec elle quarante mille livres de rente dont il jouissoit déja, sans compter ce qu'il attendoit après la mort de son pere ; elle alloit être maîtresse de son cœur et de sa fortune, et, pour gage de ses bienfaits, il étoit prêt à lui donner un carosse, un hôtel meublé, une femme de chambre, trois laquais et un cuisinier.

« Voilà un fils, dis-je à Manon, bien autrement généreux que son pere. Parlons de bonne foi, ajoûtai-je : cette offre ne vous tente-t'elle point?

— Moi? répondit-elle en ajustant à sa pensée deux vers de Racine,

Moi! vous me soupçonnez de cette perfidie?
Moi! je pourrois souffrir un visage odieux,
Qui rappelle toujours l'Hôpital à mes yeux?

— Non, repris-je en continuant la parodie,

J'aurois peine à penser que l'Hôpital, Madame,
Fût un trait dont l'Amour l'eût gravé dans votre ame.

Mais c'en est un bien séduisant qu'un hôtel meublé, avec un carosse et trois laquais; et l'Amour en a peu d'aussi forts. »

Elle me protesta que son cœur étoit à moi pour toujours, et qu'il ne recevroit jamais d'autres traits que les miens.

« Les promesses qu'il m'a faites, me dit-elle, sont un aiguillon de vengeance plutôt qu'un trait d'amour. »

Je lui demandai si elle étoit dans le dessein d'accepter l'hôtel et le carosse. Elle me répondit qu'elle n'en vouloit qu'à son argent. La difficulté étoit d'obtenir l'un sans l'autre. Nous résolûmes d'attendre l'entiere explication du projet de G... M... dans une lettre qu'il avoit promis de lui écrire. Elle la reçut en effet le lendemain par un laquais sans livrée, qui se procura fort adroitement l'occasion de lui parler sans témoins. Elle lui dit d'attendre sa réponse, et elle vint m'apporter aussi-tôt sa lettre. Nous l'ouvrîmes ensemble. Outre les lieux communs de tendresse, elle contenoit le détail des promesses de mon rival. Il ne bornoit point sa dépense. Il s'engageoit à lui compter dix mille francs en prenant possession de l'hôtel, et à réparer telle-

ment les diminutions de cette somme qu'elle l'eût toujours devant elle en argent comptant. Le jour de l'inauguration n'étoit pas reculé trop loin. Il ne lui en demandoit que deux pour les préparatifs, et lui marquoit le nom de la rue et de l'hôtel où il lui promettoit de l'attendre l'après-midi du second jour, si elle pouvoit se dérobber de mes mains. C'étoit l'unique point sur lequel il la conjuroit de le tirer d'inquiétude : il paroissoit sûr de tout le reste; mais il ajoutoit que, si elle prévoyoit de la difficulté à m'échapper, il trouveroit le moyen de rendre sa fuite aisée.

G... M... étoit plus fin que son pere. Il vouloit tenir sa proie avant que de compter ses especes. Nous délibérâmes sur la conduite que Manon avoit à tenir. Je fis encore des efforts pour lui ôter cette entreprise de la tête, et je lui en représentai tous les dangers. Rien ne fut capable d'ébranler sa résolution.

Elle fit une courte réponse à G... M..., pour l'assurer qu'elle ne trouveroit pas de difficulté à se rendre à Paris le jour marqué, et qu'il pouvoit l'attendre avec certitude. Nous réglâmes ensuite que je partirois sur-le-champ pour aller

louer un nouveau logement dans quelque village de l'autre côté de Paris, et que je transporterois avec moi notre petit équipage; que le lendemain, après midi, qui étoit le temps de son assignation, elle se rendroit de bonne heure à Paris; qu'après avoir reçu les présens de G... M..., elle le prieroit instamment de la conduire à la Comédie; qu'elle prendroit avec elle tout ce qu'elle pourroit porter de la somme, et qu'elle chargeroit du reste mon valet, qu'elle vouloit mener avec elle. C'étoit toujours le même qui l'avoit délivrée de l'Hôpital, et qui nous étoit infiniment attaché. Je devois me trouver avec un fiacre à l'entrée de la rue Saint-André-des-Arcs, et l'y laisser vers sept heures, pour m'avancer dans l'obscurité à la porte de la Comédie. Manon me promettoit d'inventer des prétextes pour sortir un instant de sa loge, et de l'employer à descendre pour me rejoindre. L'exécution du reste étoit facile. Nous aurions regagné mon fiacre en un moment, et nous serions sortis de Paris par le fauxbourg Saint-Antoine, qui étoit le chemin de notre nouvelle demeure.

Ce dessein, tout extravagant qu'il étoit, nous

parut assez bien arrangé. Mais il y avoit, dans le fond, une folle imprudence à s'imaginer que, quand il eût réussi le plus heureusement du monde, nous eussions jamais pû nous mettre à couvert des suites. Cependant nous nous exposâmes avec la plus téméraire confiance. Manon partit avec Marcel : c'est ainsi que se nommoit notre valet. Je la vis partir avec douleur. Je lui dis en l'embrassant :

« Manon, ne me trompez point : me serez-vous fidelle ? »

Elle se plaignit tendrement de ma défiance, et elle me renouvella tous ses sermens.

Son compte étoit d'arriver à Paris sur les trois heures. Je partis après elle. J'allai me morfondre le reste de l'après-midi dans le caffé de Feré, au pont Saint-Michel. J'y demeurai jusqu'à la nuit. J'en sortis alors pour prendre un fiacre, que je postai, suivant notre projet, à l'entrée de la rue Saint-André-des-Arcs; ensuite je gagnai à pied la porte de la Comedie. Je fus surpris de n'y pas trouver Marcel, qui devoit être à m'attendre. Je pris patience pendant une heure, confondu dans une foule de laquais, et l'œil ouvert sur tous les passans. Enfin, sept

heures étant sonnées sans que j'eusse rien apperçu qui eût rapport à nos desseins, je pris un billet de parterre pour aller voir si je découvrirois Manon et G... M... dans les loges. Ils n'y étoient ni l'un ni l'autre. Je retournai à la porte, où je passai encore un quart d'heure, transporté d'impatience et d'inquiétude. N'ayant rien vû paroître, je rejoignis mon fiacre, sans pouvoir m'arrêter à la moindre résolution. Le cocher, m'ayant apperçu, vint quelques pas au-devant de moi pour me dire, d'un air mistérieux, qu'une jolie demoiselle m'attendoit depuis une heure dans le carosse; qu'elle m'avoit demandé à des signes qu'il avoit bien reconnus, et qu'ayant appris que je devois revenir, elle avoit dit qu'elle ne s'impatienteroit point à m'attendre. Je me figurai aussi-tôt que c'étoit Manon. J'approchai. Mais je vis un joli petit visage, qui n'étoit pas le sien. C'étoit une étrangere, qui me demanda d'abord si elle n'avoit pas l'honneur de parler à M. le chevalier des Grieux. Je lui dis que c'étoit mon nom.

« J'ai une lettre à vous rendre, reprit-elle, qui vous instruira du sujet qui m'amene, et par quel rapport j'ai l'avantage de connoître votre nom. »

Je la priai de me donner le tems de la lire dans un cabaret voisin. Elle voulut me suivre, et elle me conseilla de demander une chambre à part. « De qui vient cette lettre? » lui dis-je en montant. Elle me remit à la lecture.

Je reconnus la main de Manon. Voici à peu près ce qu'elle me marquoit : G... M... l'avoit reçue avec une politesse et une magnificence au delà de toutes ses idées. Il l'avoit comblée de présens. Il lui faisoit envisager un sort de reine. Elle m'assuroit néanmoins qu'elle ne m'oublioit pas dans cette nouvelle splendeur; mais que, n'ayant pû faire consentir G... M... à la mener ce soir à la Comédie, elle remettoit à un autre jour le plaisir de me voir, et que, pour me consoler un peu de la peine qu'elle prévoyoit que cette nouvelle pouvoit me causer, elle avoit trouvé le moyen de me procurer une des plus jolies filles de Paris, qui seroit la porteuse de son billet. *Signé :* « Votre fidelle amante, MANON LESCAUT. »

Il y avoit quelque chose de si cruel et de si insultant pour moi dans cette lettre que, demeurant suspendu quelque tems entre la colere et la douleur, j'entrepris de faire un effort pour

oublier éternellement mon ingrate et parjure maîtresse. Je jettai les yeux sur la fille qui étoit devant moi. Elle étoit extrêmement jolie, et j'aurois souhaité qu'elle l'eût été assez pour me rendre parjure et infidéle à mon tour. Mais je n'y trouvai point ces yeux fins et languissans, ce port divin, ce teint de la composition de l'Amour, enfin ce fond inépuisable de charmes que la nature avoit prodigués à la perfide Manon.

« Non, non, lui dis-je en cessant de la regarder, l'ingrate qui vous envoie sçavoit fort bien qu'elle vous faisoit faire une démarche inutile. Retournez à elle, et dites-lui de ma part qu'elle jouisse de son crime, et qu'elle en jouisse s'il se peut sans remords. Je l'abandonne sans retour, et je renonce en même tems à toutes les femmes, qui ne sçauroient être aussi aimables qu'elle, et qui sont sans doute aussi lâches et d'aussi mauvaise foi. »

Je fus alors sur le point de descendre et de me retirer, sans prétendre davantage à Manon; et, la jalousie mortelle qui me déchiroit le cœur se déguisant en une morne et sombre tranquillité, je me crus d'autant plus proche de

ma guérison que je ne sentois nul de ces mouvemens violens dont j'avois été agité dans les mêmes occasions. Hélas ! j'étois la dupe de l'amour autant que je croyois l'être de G... M... et de Manon.

Cette fille qui m'avoit apporté la lettre, me voyant prêt à descendre l'escalier, me demanda ce que je voulois donc qu'elle rapportât à M. de G... M... et à la dame qui étoit avec lui. Je rentrai dans la chambre à cette question, et, par un changement incroyable à ceux qui n'ont jamais senti de passions violentes, je me trouvai tout d'un coup, de la tranquillité où je croyois être, dans un transport terrible de fureur.

« Vas, lui dis-je, rapporte au traître G... M... et à sa perfide maîtresse le désespoir où ta maudite lettre m'a jetté; mais apprens-leur qu'ils n'en riront pas long-tems, et que je les poignarderai tous deux de ma propre main. »

Je me jettai sur une chaise : mon chapeau tomba d'un côté, et ma canne de l'autre. Deux ruisseaux de larmes ameres commencerent à couler de mes yeux. L'accès de rage que je venois de sentir se changea dans une profonde

douleur. Je ne fis plus que pleurer, en poussant des gémissemens et des soupirs.

« Approche, mon enfant, approche, m'écriai-je en parlant à la jeune fille; approche, puisque c'est toi qu'on envoye pour me consoler. Dis-moi si tu sçais des consolations contre la rage et le désespoir, contre l'envie de se donner la mort à soi-même, après avoir tué deux perfides qui ne méritent pas de vivre. Oui, approche, continuai-je en voyant qu'elle faisoit vers moi quelques pas timides et incertains. Viens essuyer mes larmes ; viens rendre la paix à mon cœur; viens me dire que tu m'aimes, afin que je m'accoutume à l'être d'une autre que de mon infidelle. Tu es jolie, je pourrai peut-être t'aimer à mon tour. »

Cette pauvre enfant, qui n'avoit pas seize ou dix-sept ans, et qui paroissoit avoir plus de pudeur que ses pareilles, étoit extraordinairement surprise d'une si étrange scène. Elle s'approcha néanmoins pour me faire quelques caresses ; mais je l'écartai aussi-tôt en la repoussant de mes mains.

« Que veux-tu de moi? lui dis-je. Ha! tu es une femme, tu es d'un sexe que je déteste et que je ne puis plus souffrir. La douceur de ton

visage me menace encore de quelque trahison. Vas-t'en, et laisse-moi seul ici. »

Elle me fit une révérence sans oser rien dire, et elle se tourna pour sortir. Je lui criai de s'arrêter.

« Mais apprens-moi du moins, repris-je, pourquoi, comment, à quel dessein tu as été envoyée ici. Comment as-tu découvert mon nom et le lieu où tu pouvois me trouver? »

Elle me dit qu'elle connoissoit de longue main M. de G... M...; qu'il l'avoit envoyé chercher à cinq heures, et qu'ayant suivi le laquais qui l'avoit avertie, elle étoit allée dans une grande maison où elle l'avoit trouvé qui jouoit au piquet avec une jolie dame, et qu'ils l'avoient chargée tous deux de me rendre la lettre qu'elle m'avoit apportée, après lui avoir appris qu'elle me trouveroit dans un carosse au bout de la rue Saint-André. Je lui demandai s'ils ne lui avoient rien dit de plus; elle me répondit en rougissant qu'ils lui avoient fait espérer que je la prendrois pour me tenir compagnie.

« On t'a trompée, lui dis-je. Ma pauvre fille, on t'a trompée. Tu es une femme, il te faut un homme; mais il t'en faut un qui soit

riche et heureux, et ce n'est pas ici que tu le peux trouver. Retourne, retourne à M. de G... M... Il a tout ce qu'il faut pour être aimé des belles. Il a des hôtels meublés et des équipages à donner. Pour moi, qui n'ai que de l'amour et de la constance à offrir, les femmes méprisent ma misere et font leur jouet de ma simplicité. »

J'ajoûtai mille choses, ou tristes ou violentes, suivant que les passions qui m'agitoient tour à tour cédoient ou emportoient le dessus. Cependant, à force de me tourmenter, mes transports diminuerent assez pour faire place à quelques réflexions. Je comparai cette derniere infortune à celles que j'avois déja essuyées dans le même genre, et je ne trouvai pas qu'il y eût plus à désespérer que dans les premieres. Je connoissois Manon : pourquoi m'affliger tant d'un malheur que j'avois dû prévoir? Pourquoi ne pas m'employer plutôt à chercher du remede? Il étoit encore tems. Je devois du moins n'y pas épargner mes soins, si je ne voulois avoir à me reprocher d'avoir contribué par ma négligence à mes propres peines. Je me mis là-dessus à considérer tous les moyens qui pouvoient m'ouvrir un chemin à l'espérance.

Entreprendre de l'arracher avec violence des mains de G... M..., c'étoit un parti désespéré, qui n'étoit propre qu'à me perdre, et qui n'avoit pas la moindre apparence de succès. Mais il me sembloit que, si j'eusse pû me procurer le moindre entretien avec elle, j'aurois gagné infailliblement quelque chose sur son cœur : j'en connoissois si bien tous les endroits sensibles ! j'étois si sûr d'être aimé d'elle ! Cette bizarerie même, de m'avoir envoyé une jolie fille pour me consoler, j'aurois parié qu'elle venoit de son invention, et que c'étoit un effet de sa compassion pour mes peines. Je résolus d'employer toute mon industrie pour la voir. Parmi quantité de voies que j'examinai l'une après l'autre, je m'arrêtai à celle-ci. M. de T... avoit commencé à me rendre service avec trop d'affection pour me laisser le moindre doute de sa sincérité et de son zele. Je me proposai d'aller chez lui sur-le-champ, et de l'engager à faire appeller G... M... sous le prétexte d'une affaire importante. Il ne me falloit qu'une demie-heure pour parler à Manon. Mon dessein étoit de me faire introduire dans sa chambre même, et je crus que cela me seroit aisé dans l'absence de G... M...

Cette résolution m'ayant rendu plus tranquille, je payai libéralement la jeune fille, qui étoit encore avec moi, et, pour lui ôter l'envie de retourner chez ceux qui me l'avoient envoyée, je pris son adresse, en lui faisant espérer que j'irois passer la nuit avec elle. Je montai dans mon fiacre, et je me fis conduire à grand train chez M. de T... Je fus assez heureux pour l'y trouver ; j'avois eu là-dessus de l'inquiétude en chemin. Un mot le mit au fait de mes peines et du service que je venois lui demander. Il fut si étonné d'apprendre que G... M... avoit pû séduire Manon qu'ignorant que j'avois eu part moi-même à mon malheur, il m'offrit généreusement de rassembler tous ses amis pour employer leurs bras et leurs épées à la délivrance de ma maîtresse. Je lui fis comprendre que cet éclat pouvoit être pernicieux à Manon et à moi.

« Réservons notre sang, lui dis-je, pour l'extrêmité. Je médite une voie plus douce, et dont je n'espere pas moins de succès. »

Il s'engagea, sans exception, à faire tout ce que je demanderois de lui ; et lui ayant répété qu'il ne s'agissoit que de faire avertir G... M...

qu'il avoit à lui parler, et de le tenir dehors une heure ou deux, il partit aussi-tôt avec moi pour me satisfaire.

Nous cherchâmes de quel expédient il pourroit se servir pour l'arrêter si long-tems. Je lui conseillai de lui écrire d'abord un billet simple, datté d'un cabaret, par lequel il le prieroit de s'y rendre aussi-tôt pour une affaire si importante qu'elle ne pouvoit souffrir de délai.

« J'observerai, ajoûtai-je, le moment de sa sortie, et je m'introduirai sans peine dans la maison, n'y étant connu que de Manon et de Marcel, qui est mon valet. Pour vous, qui serez pendant ce tems-là avec G... M..., vous pourrez lui dire que cette affaire importante pour laquelle vous souhaitez de lui parler est un besoin d'argent ; que vous venez de perdre le vôtre au jeu, et que vous avez joué beaucoup plus sur votre parole avec le même malheur. Il lui faudra du tems pour vous mener à son coffre-fort, et j'en aurai suffisamment pour exécuter mon dessein. »

M. de T... suivit cet arrangement de point en point. Je le laissai dans un cabaret, où il écrivit promptement sa lettre. J'allai me placer

à quelques pas de la maison de Manon ; je vis arriver le porteur du message, et G... M... sortir à pied, un moment après, suivi d'un laquais. Lui ayant laissé le tems de s'éloigner de la rue, je m'avançai à la porte de mon infidelle, et, malgré toute ma colere, je frappai avec le respect qu'on a pour un temple. Heureusement ce fut Marcel qui vint m'ouvrir. Je lui fis signe de se taire ; quoique je n'eusse rien à craindre des autres domestiques, je lui demandai tout bas s'il pouvoit me conduire dans la chambre où étoit Manon sans que je fusse apperçu. Il me dit que cela étoit aisé, en montant doucement par le grand escalier.

« Allons donc promptement, lui dis-je, et tâche d'empêcher, pendant que j'y serai, qu'il n'y monte personne. »

Je pénétrai sans obstacle jusqu'à l'appartement.

Manon étoit occupée à lire. Ce fut là que j'eus lieu d'admirer le caractere de cette étrange fille. Loin d'être effrayée et de paroître timide en m'appercevant, elle ne donna que ces marques légeres de surprise dont on n'est pas le maître à la vûe d'une personne qu'on croit éloignée.

« Ha ! c'est vous, mon amour, me dit-elle en venant m'embrasser avec sa tendresse ordinaire. Bon Dieu ! que vous êtes hardi ! Qui vous auroit attendu aujourd'hui dans ce lieu ? »

Je me dégageai de ses bras, et, loin de répondre à ses caresses, je la repoussai avec dédain et je fis deux ou trois pas en arriere pour m'éloigner d'elle. Ce mouvement ne laissa pas de la déconcerter. Elle demeura dans la situation où elle étoit, et elle jetta les yeux sur moi en changeant de couleur. J'étois dans le fond si charmé de la revoir qu'avec tant de justes sujets de colere, j'avois à peine la force d'ouvrir la bouche pour la quereller. Cependant mon cœur saignoit du cruel outrage qu'elle m'avoit fait ; je le rappellois vivement à ma mémoire pour exciter mon dépit, et je tâchois de faire briller dans mes yeux un autre feu que celui de l'amour. Comme je demeurai quelque tems en silence, et qu'elle remarqua mon agitation, je la vis trembler, apparemment par un effet de sa crainte.

Je ne pus soutenir ce spectacle.

« Ah ! Manon, lui dis-je d'un ton tendre ; infidelle et parjure Manon ! par où commen-

cerai-je à me plaindre? Je vous vois pâle et tremblante, et je suis encore si sensible à vos moindres peines que je crains de vous affliger trop par mes reproches. Mais, Manon, je vous le dis, j'ai le cœur percé de la douleur de votre trahison. Ce sont là des coups qu'on ne porte point à un amant quand on n'a pas résolu sa mort. Voici la troisiéme fois, Manon, je les ai bien comptées : il est impossible que cela s'oublie. C'est à vous de considérer à l'heure même quel parti vous voulez prendre, car mon triste cœur n'est plus à l'épreuve d'un si cruel traitement. Je sens qu'il succombe et qu'il est prêt à se fendre de douleur. Je n'en puis plus, ajoûtai-je en m'asseyant sur une chaise; j'ai à peine la force de parler et de me soutenir. »

Elle ne me répondit point; mais, lorsque je fus assis, elle se laissa tomber à genoux, et elle appuya sa tête sur les miens, en cachant son visage de mes mains. Je sentis en un instant qu'elle les mouilloit de ses larmes. Dieux! de quels mouvemens n'étois-je point agité!

« Ah! Manon, Manon, repris-je avec un soupir, il est bien tard de me donner des larmes, lorsque vous avez causé ma mort. Vous

affectez une tristesse que vous ne sçauriez sentir. Le plus grand de vos maux est sans doute ma présence, qui a toujours été importune à vos plaisirs. Ouvrez les yeux, voyez qui je suis : on ne verse pas des pleurs si tendres pour un malheureux qu'on a trahi et qu'on abandonne cruellement. »

Elle baisoit mes mains sans changer de posture.

« Inconstante Manon, repris-je encore, fille ingrate et sans foi, où sont vos promesses et vos sermens? Amante mille fois volage et cruelle, qu'as-tu fait de cet amour que tu me jurois encore aujourd'hui? Juste Ciel! ajoûtai-je, est-ce ainsi qu'une infidelle se rit de vous, après vous avoir attesté si saintement? C'est donc le parjure qui est récompensé! Le désespoir et l'abandon sont pour la constance et la fidélité. »

Ces paroles furent accompagnées d'une réflexion si amere que j'en laissai échapper malgré moi quelques larmes. Manon s'en apperçut au changement de ma voix. Elle rompit enfin le silence.

« Il faut bien que je sois coupable, me dit-elle tristement, puisque j'ai pû vous causer tant de douleur et d'émotion ; mais que le Ciel me

punisse si j'ai cru l'être, ou si j'ai eu la pensée de le devenir. »

Ce discours me parut si dépourvu de sens et de bonne foi que je ne pus me défendre d'un vif mouvement de colere.

« Horrible dissimulation ! m'écriai-je. Je vois mieux que jamais que tu n'es qu'une coquine et une perfide. C'est à présent que je connois ton miserable caractere. Adieu, lâche créature, continuai-je en me levant, j'aime mieux mourir mille fois que d'avoir désormais le moindre commerce avec toi. Que le Ciel me punisse moi-même si je t'honore jamais du moindre regard ! Demeure avec ton nouvel amant, aime-le, déteste-moi, renonce à l'honneur, au bon sens; je m'en ris, tout m'est égal. »

Elle fut si épouvantée de ce transport que, demeurant à genoux près de la chaise d'où je m'étois levé, elle me regardoit en tremblant et sans oser respirer. Je fis encore quelques pas vers la porte en tournant la tête et tenant les yeux fixés sur elle. Mais il auroit fallu que j'eusse perdu tous sentimens d'humanité pour m'endurcir contre tant de charmes. J'étois si éloigné d'avoir cette force barbare que, passant

tout d'un coup à l'extrêmité opposée, je retournai vers elle, ou plutôt je m'y précipitai sans réflexion. Je la pris entre mes bras, je lui donnai mille tendres baisers, je lui demandai pardon de mon emportement, je confessai que j'étois un brutal et que je ne méritois pas le bonheur d'être aimé d'une fille comme elle. Je la fis asseoir, et, m'étant mis à genoux à mon tour, je la conjurai de m'écouter en cet état. Là, tout ce qu'un amant soumis et passionné peut imaginer de plus respectueux et de plus tendre, je le renfermai en peu de mots dans mes excuses. Je lui demandai en grace de prononcer qu'elle me pardonnoit. Elle laissa tomber ses bras sur mon cou, en disant que c'étoit elle-même qui avoit besoin de ma bonté pour me faire oublier les chagrins qu'elle me causoit, et qu'elle commençoit à craindre avec raison que je ne goûtasse point ce qu'elle avoit à me dire pour se justifier.

« Moi! interrompis-je aussi-tôt; ah! je ne vous demande point de justification. J'approuve tout ce que vous avez fait. Ce n'est point à moi d'exiger des raisons de votre conduite. Trop content, trop heureux, si ma chere Manon ne

m'ôte point la tendresse de son cœur! Mais, continuai-je, en réfléchissant sur l'état de mon sort, toute-puissante Manon, vous qui faites à votre gré mes joies et mes douleurs, après vous avoir satisfait par mes humiliations et par les marques de mon repentir, ne me sera-t'il point permis de vous parler de ma tristesse et de mes peines? Apprendrai-je de vous ce qu'il faut que je devienne aujourd'hui, et si c'est sans retour que vous allez signer ma mort en passant la nuit avec mon rival?

Elle fut quelque tems à méditer sa réponse.

« Mon chevalier, me dit-elle en reprenant un air tranquile, si vous vous étiez d'abord expliqué si nettement, vous vous seriez épargné bien du trouble, et à moi une scène bien affligeante. Puisque votre peine ne vient que de votre jalousie, je l'aurois guérie en m'offrant à vous suivre sur-le-champ au bout du monde. Mais je me suis figuré que c'étoit la lettre que je vous ai écrite sous les yeux de M. de G... M..., et la fille que nous vous avons envoyée, qui causoient votre chagrin. J'ai cru que vous auriez pû regarder ma lettre comme une raillerie, et cette fille, en vous imaginant qu'elle

étoit allée vous trouver de ma part, comme une déclaration que je renonçois à vous pour m'attacher à G... M... C'est cette pensée qui m'a jettée tout d'un coup dans la consternation : car, quelque innocente que je fusse, je trouvois, en y pensant, que les apparences ne m'étoient pas favorables. Cependant, continua-t'elle, je veux que vous soyez mon juge, après que je vous aurai expliqué la vérité du fait. »

Elle m'apprit alors tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle avoit trouvé G... M..., qui l'attendoit dans le lieu où nous étions. Il l'avoit reçue effectivement comme la premiere princesse du monde. Il lui avoit montré tous les appartemens, qui étoient d'un goût et d'une propreté admirables. Il lui avoit compté dix mille livres dans son cabinet, et il y avoit ajouté quelques bijoux, parmi lesquels étoient le collier et les bracelets de perles qu'elle avoit déja eus de son pere. Il l'avoit menée de là dans un sallon qu'elle n'avoit pas encore vû, où elle avoit trouvé une collation exquise. Il l'avoit fait servir par les nouveaux domestiques qu'il avoit pris pour elle, en leur ordonnant de la regarder désormais comme leur maîtresse ; enfin il lui avoit

fait voir le carosse, les chevaux et tout le reste de ses présens, après quoi il lui avoit proposé une partie de jeu pour attendre le souper.

« Je vous avoue, continua-t'elle, que j'ai été frappée de cette magnificence. J'ai fait réflexion que ce seroit dommage de nous priver tout d'un coup de tant de biens en me contentant d'emporter les dix mille francs et les bijoux ; que c'étoit une fortune toute faite pour vous et pour moi, et que nous pourrions vivre agréablement aux dépens de G... M... Au lieu de lui proposer la Comédie, je me suis mis dans la tête de le sonder sur votre sujet, pour pressentir quelles facilités nous aurions à nous voir, en supposant l'exécution de mon systême. Je l'ai trouvé d'un caractere fort traitable. Il m'a demandé ce que je pensois de vous, et si je n'avois pas eu quelque regret à vous quitter. Je lui ai dit que vous étiez si aimable, et que vous en aviez toujours usé si honnêtement avec moi, qu'il n'étoit pas naturel que je pusse vous haïr. Il a confessé que vous aviez du mérite, et qu'il s'étoit senti porté à desirer votre amitié. Il a voulu sçavoir de quelle maniere je croyois que vous prendriez mon départ, sur-tout lorsque

vous viendriez à sçavoir que j'étois entre ses mains. Je lui ai répondu que la datte de notre amour étoit déja si ancienne qu'il avoit eu le tems de se refroidir un peu ; que vous n'étiez pas d'ailleurs fort à votre aise, et que vous ne regarderiez peut-être pas ma perte comme un grand malheur, parce qu'elle vous déchargeroit d'un fardeau qui vous pesoit sur les bras. J'ai ajoûté qu'étant tout à fait convaincue que vous agiriez pacifiquement, je n'avois pas fait difficulté de vous dire que je venois à Paris pour quelques affaires ; que vous y aviez consenti, et qu'y étant venu vous-même, vous n'aviez pas paru extrêmement inquiet lorsque je vous avois quitté. « Si je croyois, m'a-t'il dit, qu'il fût « d'humeur à bien vivre avec moi, je serois le « premier à lui offrir mes services et mes civi- « lités. » Je l'ai assuré que, du caractere dont je vous connoissois, je ne doutois point que vous n'y répondissiez honnêtement, sur-tout, lui ai-je dit, s'il pouvoit vous servir dans vos affaires, qui étoient fort dérangées depuis que vous étiez mal avec votre famille. Il m'a interrompue pour me protester qu'il vous rendroit tous les services qui dépendroient de lui, et

que, si vous vouliez même vous embarquer dans un autre amour, il vous procureroit une jolie maîtresse, qu'il avoit quittée pour s'attacher à moi.

« J'ai applaudi à son idée, ajoûta-t'elle, pour prévenir plus parfaitement tous ses soupçons; et, me confirmant de plus en plus dans mon projet, je ne souhaitois que de pouvoir trouver le moyen de vous en informer, de peur que vous ne fussiez trop allarmé lorsque vous me verriez manquer à notre assignation. C'est dans cette vûe que je lui ai proposé de vous envoyer cette nouvelle maîtresse dès le soir même, afin d'avoir une occasion de vous écrire; j'étois obligée d'avoir recours à cette adresse, parce que je ne pouvois espérer qu'il me laissât libre un moment. Il a ri de ma proposition. Il a appellé son laquais, et, lui ayant demandé s'il pourroit retrouver sur-le-champ son ancienne maîtresse, il l'a envoyé de côté et d'autre pour la chercher. Il s'imaginoit que c'étoit à Chaillot qu'il falloit qu'elle allât vous trouver; mais je lui ai appris qu'en vous quittant je vous avois promis de vous rejoindre à la Comédie, ou que, si quelque raison m'empêchoit d'y aller, vous vous étiez engagé à m'attendre dans un carosse

au bout de la rue Saint-André; qu'il valoit mieux, par conséquent, vous envoyer là votre nouvelle amante, ne fût-ce que pour vous empêcher de vous y morfondre pendant toute la nuit. Je lui ai dit encore qu'il étoit à propos de vous écrire un mot pour vous avertir de cet échange, que vous auriez peine à comprendre sans cela. Il y a consenti; mais j'ai été obligée d'écrire en sa présence, et je me suis bien gardée de m'expliquer trop ouvertement dans ma lettre.

« Voilà, ajoûta Manon, de quelle maniere les choses se sont passées. Je ne vous déguise rien, ni de ma conduite, ni de mes desseins. La jeune fille est venue, je l'ai trouvée jolie; et, comme je ne doutois point que mon absence ne vous causât de la peine, c'étoit sincérement que je souhaitois qu'elle pût servir à vous désennuyer quelques momens, car la fidélité que je souhaite de vous est celle du cœur. J'aurois été ravie de pouvoir vous envoyer Marcel; mais je n'ai pû me procurer un moment pour l'instruire de ce que j'avois à vous faire sçavoir. »

Elle conclut enfin son récit en m'apprenant l'embarras où G... M... s'étoit trouvé en recevant le billet de M. de T...

« Il a balancé, me dit-elle, s'il devoit me quitter, et il m'a assuré que son retour ne tarderoit point ; c'est ce qui fait que je ne vous vois point ici sans inquiétude, et que j'ai marqué de la surprise à votre arrivée. »

J'écoutai ce discours avec beaucoup de patience. J'y trouvois assurément quantité de traits cruels et mortifians pour moi, car le dessein de son infidélité étoit si clair qu'elle n'avoit pas même eu le soin de me le déguiser. Elle ne pouvoit espérer que G... M... la laissât toute la nuit comme une vestale. C'étoit donc avec lui qu'elle comptoit de la passer. Quel aveu pour un amant ! Cependant, je considérai que j'étois cause en partie de sa faute, par la connoissance que je lui avois donnée d'abord des sentimens que G... M... avoit pour elle, et par la complaisance que j'avois eue d'entrer aveuglément dans le plan téméraire de son avanture. D'ailleurs, par un tour naturel de génie qui m'est particulier, je fus touché de l'ingénuité de son récit et de cette maniere bonne et ouverte avec laquelle elle me racontoit jusqu'aux circonstances dont j'étois le plus offensé. Elle péche sans malice, disois-je en

moi-même ; elle est légere et imprudente, mais elle est droite et sincere. Ajoûtez que l'amour suffisoit seul pour me fermer les yeux sur toutes ses fautes. J'étois trop satisfait de l'espérance de l'enlever le soir même à mon rival. Je lui dis néanmoins :

« Et la nuit, avec qui l'auriez-vous passée? »

Cette question, que je lui fis tristement, l'embarrassa. Elle ne me répondit que par des mais et des si interrompus. J'eus pitié de sa peine, et, rompant ce discours, je lui déclarai naturellement que j'attendois d'elle qu'elle me suivît à l'heure même.

« Je le veux bien, me dit-elle ; mais vous n'approuvez donc pas mon projet?

— Ha ! n'est-ce pas assez, repartis-je, que j'approuve tout ce que vous avez fait jusqu'à présent?

— Quoi ! nous n'emporterons pas même les dix mille francs ! répliqua-t'elle. Il me les a donnés : ils sont à moi. »

Je lui conseillai d'abandonner tout, et de ne penser qu'à nous éloigner promptement : car, quoiqu'il y eût à peine une demie-heure que j'étois avec elle, je craignois le retour de G...

M... Cependant, elle me fit de si pressantes instances, pour me faire consentir à ne pas sortir les mains vuides, que je crus lui devoir accorder quelque chose, après avoir tant obtenu d'elle.

Dans le tems que nous nous préparions au départ, j'entendis frapper à la porte de la rue. Je ne doutai nullement que ce ne fût G... M..., et, dans le trouble où cette pensée me jetta, je dis à Manon que c'étoit un homme mort s'il paroissoit. Effectivement je n'étois pas assez revenu de mes transports pour me modérer à sa vûe. Marcel finit ma peine en m'apportant un billet qu'il avoit reçu pour moi à la porte. Il étoit de M. de T... Il me marquoit que, G... M... étant allé lui chercher de l'argent à sa maison, il profitoit de son absence pour me communiquer une pensée fort plaisante : qu'il lui sembloit que je ne pouvois me venger plus agréablement de mon rival qu'en mangeant son souper et en couchant, cette nuit même, dans le lit qu'il espéroit d'occuper avec ma maîtresse; que cela lui paroissoit assez facile, si je pouvois m'assurer de trois ou quatre hommes qui eussent assez de résolution pour l'arrêter dans la rue, et de fidélité pour le garder à vûe jusqu'au lende-

main ; que, pour lui, il promettoit de l'amuser encore une heure pour le moins par des raisons qu'il tenoit prêtes pour son retour.

Je montrai ce billet à Manon, et je lui appris de quelle ruse je m'étois servi pour m'introduire librement chez elle. Mon invention et celle de M. de T... lui parurent admirables. Nous en rîmes à notre aise pendant quelques momens. Mais, lorsque je lui parlai de la derniere comme d'un badinage, je fus surpris qu'elle insista sérieusement à me la proposer comme une chose dont l'idée la ravissoit. En vain lui demandai-je où elle vouloit que je trouvasse tout d'un coup des gens propres à arrêter G... M... et à le garder fidélement. Elle me dit qu'il falloit du moins tenter, puisque M. de T... nous garantissoit encore une heure ; et, pour réponse à mes autres objections, elle me dit que je faisois le tyran, et que je n'avois pas de complaisance pour elle. Elle ne trouvoit rien de si joli que ce projet.

« Vous aurez son couvert à souper, me répétoit-elle ; vous coucherez dans ses draps, et demain, de grand matin, vous enléverez sa maîtresse et son argent. Vous serez bien vengé du pere et du fils. »

Je cédai à ses instances, malgré les mouvemens secrets de mon cœur, qui sembloient me présager une catastrophe malheureuse. Je sortis, dans le dessein de prier deux ou trois gardes du corps, avec lesquels Lescaut m'avoit mis en liaison, de se charger du soin d'arrêter G... M... Je n'en trouvai qu'un au logis ; mais c'étoit un homme entreprenant, qui n'eut pas plutôt sçu de quoi il étoit question qu'il m'assura du succès : il me demanda seulement dix pistoles pour récompenser trois soldats aux gardes qu'il prit la résolution d'employer en se mettant à leur tête. Je le priai de ne pas perdre de tems. Il les assembla en moins d'un quart d'heure. Je l'attendois à sa maison, et, lorsqu'il fut de retour avec ses associés, je le conduisis moi-même au coin d'une rue par laquelle G... M... devoit nécessairement rentrer dans celle de Manon. Je lui recommandai de ne le pas maltraiter, mais de le garder si étroitement, jusqu'à sept heures du matin, que je pusse être assuré qu'il ne lui échapperoit pas. Il me dit que son dessein étoit de le conduire à sa chambre, et de l'obliger à se déshabiller ou même à se coucher dans son lit, tandis que lui et ses trois braves passeroient la

nuit à boire et à jouer. Je demeurai avec eux jusqu'au moment où je vis paroître G... M..., et je me retirai alors quelques pas au-dessous, dans un endroit obscur, pour être témoin d'une scène si extraordinaire. Le garde du corps l'aborda le pistolet au poing, et lui expliqua civilement qu'il n'en vouloit ni à sa vie ni à son argent, mais que, s'il faisoit la moindre difficulté de le suivre, ou s'il jettoit le moindre cri, il alloit lui brûler la cervelle. G... M..., le voyant soutenu par trois soldats, et craignant sans doute la bourre du pistolet, ne fit pas de résistance. Je le vis emmener comme un mouton.

Je retournai aussi-tôt chez Manon; et, pour ôter tout soupçon aux domestiques, je lui dis, en entrant, qu'il ne falloit pas attendre M. de G... M... pour souper; qu'il lui étoit survenu des affaires qui le retenoient malgré lui, et qu'il m'avoit prié de venir lui en faire ses excuses et souper avec elle, ce que je regardois comme une grande faveur auprès d'une si belle dame. Elle seconda fort adroitement mon dessein. Nous nous mîmes à table. Nous y prîmes un air grave pendant que les laquais demeurerent à nous servir. Enfin, les ayant congédiés, nous pas-

sâmes une des plus charmantes soirées de notre vie. J'ordonnai en secret à Marcel de chercher un fiacre, et de l'avertir de se trouver le lendemain à la porte, avant six heures du matin. Je feignis de quitter Manon vers minuit; mais, étant rentré doucement par le secours de Marcel, je me préparai à occuper le lit de G... M... comme j'avois rempli sa place à table.

Pendant ce tems-là notre mauvais génie travailloit à nous perdre. Nous étions dans le délire du plaisir, et le glaive étoit suspendu sur nos têtes ; le fil qui le soutenoit alloit se rompre. Mais, pour faire mieux entendre toutes les circonstances de notre ruine, il faut en éclaircir la cause.

G... M... étoit suivi d'un laquais lorsqu'il avoit été arrêté par le garde du corps. Ce garçon, effrayé de l'avanture de son maître, retourna en fuyant sur ses pas, et la premiere démarche qu'il fit pour le secourir fut d'aller avertir le vieux G... M... de ce qui venoit d'arriver. Une si fâcheuse nouvelle ne pouvoit manquer de l'allarmer beaucoup. Il n'avoit que ce fils, et sa vivacité étoit extrême pour son age. Il voulut sçavoir d'abord du laquais tout ce que son fils avoit fait l'après-midi : s'il s'étoit que-

rellé avec quelqu'un, s'il avoit pris part au démêlé d'un autre, s'il s'étoit trouvé dans quelque maison suspecte. Celui-ci, qui croyoit son maître dans le dernier danger, et qui s'imaginoit ne devoir plus rien ménager pour lui procurer du secours, découvrit tout ce qu'il sçavoit de son amour pour Manon et de la dépense qu'il avoit faite pour elle, la maniere dont il avoit passé l'après-midi dans sa maison jusqu'aux environs de neuf heures, sa sortie et le malheur de son retour. C'en fut assez pour faire soupçonner au vieillard que l'affaire de son fils étoit une querelle d'amour. Quoiqu'il fût au moins dix heures et demie du soir, il ne balança point à se rendre aussi-tôt chez M. le lieutenant de police. Il le pria de faire donner des ordres particuliers à toutes les escouades du guet, et, lui en ayant demandé une pour se faire accompagner, il courut lui-même vers la rue où son fils avoit été arrêté : il visita tous les endroits de la ville où il espéroit de le pouvoir trouver, et, n'ayant pû découvrir ses traces, il se fit conduire enfin à la maison de sa maîtresse, où il se figura qu'il pouvoit être retourné.

J'allois me mettre au lit lorsqu'il arriva. La

Manon Lescaut A Salmon imp.

LA SURPRISE

porte de la chambre étant fermée, je n'entendis point frapper à celle de la rue ; mais il entra suivi de deux archers, et, s'étant informé inutilement de ce qu'étoit devenu son fils, il lui prit envie de voir sa maîtresse, pour tirer d'elle quelque lumiere. Il monte à l'appartement, toujours accompagné de ses archers. Nous étions prêts à nous mettre au lit ; il ouvre la porte, et il nous glace le sang par sa vûe.

« O Dieu ! c'est le vieux G... M... », dis-je à Manon.

Je saute sur mon épée. Elle étoit malheureusement embarrassée dans mon ceinturon. Les archers, qui virent mon mouvement, s'approcherent aussi-tôt pour me la saisir. Un homme en chemise est sans résistance. Ils m'ôterent tous les moyens de me défendre.

G... M..., quoique troublé par ce spectacle, ne tarda point à me reconnoître. Il remit encore plus aisément Manon.

« Est-ce une illusion ? nous dit-il gravement : ne vois-je point le chevalier des Grieux et Manon Lescaut ? »

J'étois si enragé de honte et de douleur que je ne lui fis pas de réponse. Il parut rouler pen-

dant quelque tems diverses pensées dans sa tête, et, comme si elles eussent allumé tout d'un coup sa colere, il s'écria, en s'adressant à moi :

« Ah ! malheureux, je suis sûr que tu as tué mon fils ! »

Cette injure me piqua vivement.

« Vieux scélérat, lui répondis-je avec fierté, si j'avois eu à tuer quelqu'un de ta famille, c'est par toi que j'aurois commencé.

— Tenez-le bien, dit-il aux archers. Il faut qu'il me dise des nouvelles de mon fils; je le ferai pendre demain s'il ne m'apprend tout à l'heure ce qu'il en a fait.

— Tu me feras pendre? repris-je. Infâme ! ce sont tes pareils qu'il faut chercher au gibet. Apprens que je suis d'un sang plus noble et plus pur que le tien. Oui, ajoûtai-je, je sçais ce qui est arrivé à ton fils, et, si tu m'irrites davantage, je le ferai étrangler avant qu'il soit demain, et je te promets le même sort après lui. »

Je commis une imprudence en lui confessant que je sçavois où étoit son fils; mais l'excès de ma colere me fit faire cette indiscrétion. Il appela aussi-tôt cinq ou six autres archers qui l'attendoient à la porte, et il leur ordonna de

s'assurer de tous les domestiques de la maison.

« Ha! monsieur le chevalier, reprit-il d'un ton railleur, vous sçavez où est mon fils, et vous le ferez étrangler, dites-vous? Comptez que nous y mettrons bon ordre. »

Je sentis aussi-tôt la faute que j'avois commise. Il s'approcha de Manon, qui étoit assise sur le lit en pleurant; il lui dit quelques galanteries ironiques sur l'empire qu'elle avoit sur le pere et sur le fils, et sur le bon usage qu'elle en faisoit. Ce vieux monstre d'incontinence voulut prendre quelques familiarités avec elle.

« Garde-toi de la toucher, m'écriai-je : il n'y auroit rien de sacré qui pût te sauver de mes mains. »

Il sortit en laissant trois archers dans la chambre, ausquels il ordonna de nous faire prendre promptement nos habits.

Je ne sçais quels étoient alors ses desseins sur nous. Peut-être eussions-nous obtenu la liberté en lui apprenant où étoit son fils. Je méditois, en m'habillant, si ce n'étoit pas le meilleur parti. Mais, s'il étoit dans cette disposition en quittant notre chambre, elle étoit bien changée lorsqu'il y revint. Il étoit allé interroger les do-

mestiques de Manon, que les archers avoient arrêtés. Il ne put rien apprendre de ceux qu'elle avoit reçus de son fils ; mais, lorsqu'il sçut que Marcel nous avoit servis auparavant, il résolut de le faire parler en l'intimidant par des menaces.

C'étoit un garçon fidéle, mais simple et grossier. Le souvenir de ce qu'il avoit fait à l'Hôpital pour délivrer Manon, joint à la terreur que G... M... lui inspiroit, fit tant d'impression sur son esprit foible qu'il s'imagina qu'on alloit le conduire à la potence ou sur la roue. Il promit de découvrir tout ce qui étoit venu à sa connoissance, si l'on vouloit lui sauver la vie. G... M... se persuada là-dessus qu'il y avoit quelque chose dans nos affaires de plus sérieux et de plus criminel qu'il n'avoit eu lieu jusque-là de se le figurer. Il offrit à Marcel non-seulement la vie, mais des récompenses pour sa confession. Ce malheureux lui apprit une partie de notre dessein, sur lequel nous n'avions pas fait difficulté de nous entretenir devant lui, parce qu'il devoit y entrer pour quelque chose. Il est vrai qu'il ignoroit entiérement les changemens que nous y avions faits à Paris ; mais il avoit été informé, en partant de Chaillot, du plan de

l'entreprise et du rôle qu'il y devoit jouer. Il lui déclara donc que notre vûe étoit de duper son fils, et que Manon devoit recevoir ou avoit déja reçu dix mille francs, qui, selon notre projet, ne retourneroient jamais aux héritiers de la maison de G... M...

Après cette découverte, le vieillard emporté remonta brusquement dans notre chambre. Il passa sans parler dans le cabinet, où il n'eut pas de peine à trouver la somme et les bijoux. Il revint à nous avec un visage enflammé, et, nous montrant ce qu'il lui plut de nommer notre larcin, il nous accabla de reproches outrageans. Il fit voir de près à Manon le collier de perles et les bracelets.

« Les reconnoissez-vous? lui dit-il avec un souris mocqueur. Ce n'étoit pas la premiere fois que vous les eussiez vûs. Les mêmes, sur ma foi. Ils étoient de votre goût, ma belle, je me le persuade aisément. Les pauvres enfans! ajoûta-t'il : ils sont bien aimables, en effet, l'un et l'autre; mais ils sont un peu fripons. »

Mon cœur crevoit de rage à ce discours insultant. J'aurois donné pour être libre un moment... Juste Ciel! que n'aurois-je pas donné?

Enfin, je me fis violence pour lui dire, avec une modération qui n'étoit qu'un rafinement de fureur :

« Finissons, monsieur, ces insolentes railleries. De quoi est-il question? voyons, que prétendez-vous faire de nous?

— Il est question, monsieur le chevalier, me répondit-il, d'aller de ce pas au Châtelet. Il fera jour demain : nous verrons plus clair dans nos affaires, et j'espere que vous me ferez la grace à la fin de m'apprendre où est mon fils. »

Je compris, sans beaucoup de réflexion, que c'étoit une chose d'une terrible conséquence pour nous d'être une fois renfermés au Châtelet. J'en prévis en tremblant tous les dangers. Malgré toute ma fierté, je reconnus qu'il falloit plier sous le poids de ma fortune et flater mon plus cruel ennemi pour en obtenir quelque chose par la soumission. Je le priai d'un ton honnête de m'écouter un moment.

« Je me rens justice, monsieur, lui dis-je. Je confesse que la jeunesse m'a fait commettre de grandes fautes, et que vous en êtes assez blessé pour vous plaindre. Mais, si vous connoissez la force de l'amour, si vous pouvez juger de ce

que souffre un malheureux jeune homme à qui l'on enleve tout ce qu'il aime, vous me trouverez peut-être pardonnable d'avoir cherché le plaisir d'une petite vengeance, ou du moins vous me croirez assez puni par l'affront que je viens de recevoir. Il n'est besoin ni de prison ni de supplice pour me forcer de vous découvrir où est monsieur votre fils. Il est en sûreté. Mon dessein n'a pas été de lui nuire, ni de vous offenser. Je suis prêt à vous nommer le lieu où il passe tranquillement la nuit, si vous me faites la grace de nous accorder la liberté. »

Ce vieux tigre, loin d'être touché de ma priere, me tourna le dos en riant. Il lâcha seulement quelques mots pour me faire comprendre qu'il sçavoit notre dessein jusqu'à l'origine. Pour ce qui regardoit son fils, il ajoûta brutalement qu'il se retrouveroit assez, puisque je ne l'avois pas assassiné.

« Conduisez-les au petit Châtelet, dit-il aux archers, et prenez garde que le chevalier ne vous échappe. C'est un rusé, qui s'est déja sauvé de Saint-Lazare. »

Il sortit, et me laissa dans l'état que vous pouvez vous imaginer.

« O Ciel! m'écriai-je, je recevrai avec soumission tous les coups qui viennent de ta main; mais qu'un malheureux coquin ait le pouvoir de me traiter avec cette tyrannie, c'est ce qui me réduit au dernier désespoir. »

Les archers nous prierent de ne pas les faire attendre plus long-tems. Ils avoient un carosse à la porte. Je tendis la main à Manon pour descendre.

« Venez, ma chere reine, lui dis-je, venez vous soumettre à toute la rigueur de notre sort. Il plaira peut-être au Ciel de nous rendre quelque jour plus heureux. »

Nous partîmes dans le même carosse. Elle se mit dans mes bras. Je ne lui avois pas entendu prononcer un mot depuis le premier moment de l'arrivée de G... M...; mais, se trouvant seule alors avec moi, elle me dit mille tendresses, en se reprochant d'être la cause de mon malheur. Je l'assurai que je ne me plaindrois jamais de mon sort tant qu'elle ne cesseroit pas de m'aimer.

« Ce n'est pas moi qui suis à plaindre, continuai-je. Quelques mois de prison ne m'effrayent nullement, et je préférerai toujours le Châtelet à Saint-Lazare. Mais c'est pour toi, ma chere ame, que mon cœur s'intéresse. Quel sort pour une créature si charmante! Ciel! comment traitez-vous avec tant de rigueur le plus parfait de vos ouvrages? Pourquoi ne sommes-nous pas nés l'un et l'autre avec des qualités

conformes à notre misere? Nous avons reçu de l'esprit, du goût, des sentimens. Hélas! quel triste usage en faisons-nous, tandis que tant d'ames basses et dignes de notre sort jouissent de toutes les faveurs de la Fortune! »

Ces réflexions me pénétroient de douleur. Mais ce n'étoit rien en comparaison de celles qui regardoient l'avenir : car je séchois de crainte pour Manon. Elle avoit déja été à l'Hôpital; et, quand elle en fût sortie par la bonne porte, je sçavois que les rechûtes en ce genre étoient d'une conséquence extrêmement dangereuse. J'aurois voulu lui exprimer mes frayeurs. J'appréhendois de lui en causer trop. Je tremblois pour elle, sans oser l'avertir du danger, et je l'embrassois en soupirant, pour l'assurer du moins de mon amour, qui étoit presque le seul sentiment que j'osasse exprimer.

« Manon, lui dis-je, parlez sincérement, m'aimerez-vous toujours? »

Elle me répondit qu'elle étoit bien malheureuse que j'en pusse douter.

« Hé bien, repris-je, je n'en doute point, et je veux braver tous nos ennemis avec cette assurance. J'employerai ma famille pour sortir du

Châtelet, et tout mon sang ne sera utile à rien si je ne vous en tire pas aussi-tôt que je serai libre. »

Nous arrivâmes à la prison. On nous mit chacun dans un lieu séparé. Ce coup me fut moins rude, parce que je l'avois prévû. Je recommandai Manon au concierge, en lui apprenant que j'étois un homme de quelque distinction et lui promettant une récompense considérable. J'embrassai ma chere maîtresse avant que de la quitter. Je la conjurai de ne pas s'affliger excessivement, et de ne rien craindre tant que je serois au monde. Je n'étois pas sans argent. Je lui en donnai une partie, et je payai au concierge, sur ce qui me restoit, un mois de grosse pension d'avance pour elle et pour moi.

Mon argent eut un fort bon effet. On me mit dans une chambre proprement meublée, et l'on m'assura que Manon en avoit une pareille. Je m'occupai aussi-tôt des moyens de hâter ma liberté. Il étoit clair qu'il n'y avoit rien d'absolument criminel dans mon affaire; et, supposant même que le dessein de notre vol fût prouvé par la déposition de Marcel, je sçavois fort bien qu'on ne punit point les simples volontés. Je

résolus d'écrire promptement à mon pere pour le prier de venir en personne à Paris. J'avois bien moins de honte, comme je l'ai déja dit, d'être au Châtelet qu'à Saint-Lazare. D'ailleurs, quoique je conservasse tout le respect dû à l'autorité paternelle, l'âge et l'expérience avoient diminué beaucoup ma timidité. J'écrivis donc, et l'on ne fit pas difficulté au Châtelet de laisser sortir ma lettre. Mais c'étoit une peine que j'aurois pû m'épargner si j'avois sçu que mon pere devoit arriver le lendemain à Paris.

Il avoit reçu celle que je lui avois écrite huit jours auparavant. Il en avoit ressenti une joie extrême; mais, de quelque espérance que je l'eusse flatté au sujet de ma conversion, il n'avoit pas cru devoir s'arrêter tout à fait à mes promesses. Il avoit pris le parti de venir s'assurer de mon changement par ses yeux et de régler sa conduite sur la sincérité de mon repentir. Il arriva le lendemain de mon emprisonnement. Sa premiere visite fut celle qu'il rendit à Tiberge, à qui je l'avois prié d'adresser sa réponse. Il ne put sçavoir de lui ni ma demeure, ni ma condition présente. Il en apprit seulement mes principales avantures depuis que je m'étois

échappé de Saint-Sulpice. Tiberge lui parla fort avantageusement des dispositions que je lui avois marquées pour le bien dans notre derniere entrevûe. Il ajoûta qu'il me croyoit entiérement dégagé de Manon, mais qu'il étoit surpris néanmoins que je ne lui eusse pas donné de mes nouvelles depuis huit jours. Mon pere n'étoit pas dupe. Il comprit qu'il y avoit quelque chose qui échappoit à la pénétration de Tiberge dans le silence dont il se plaignoit, et il employa tant de soins pour découvrir mes traces que, deux jours après son arrivée, il apprit que j'étois au Châtelet.

Avant que de recevoir sa visite, à laquelle j'étois fort éloigné de m'attendre si-tôt, je reçus celle de M. le lieutenant général de police, ou, pour expliquer les choses par leur nom, je subis l'interrogatoire. Il me fit quelques reproches; mais ils n'étoient ni durs ni désobligeans. Il me dit avec douceur qu'il plaignoit ma mauvaise conduite; que j'avois manqué de sagesse en me faisant un ennemi tel que M. de G... M...; qu'à la vérité il étoit aisé de remarquer qu'il y avoit dans mon affaire plus d'imprudence et de légéreté que de malice; mais que c'étoit

néanmoins la seconde fois que je me trouvois sujet à son tribunal, et qu'il avoit espéré que je fusse devenu plus sage après avoir pris deux ou trois mois de leçons à Saint-Lazare. Charmé d'avoir à faire à un juge raisonnable, je m'expliquai avec lui d'une maniere si respectueuse et si modérée qu'il parut extrêmement satisfait de mes réponses. Il me dit que je ne devois pas me livrer trop au chagrin, et qu'il se sentoit disposé à me rendre service, en faveur de ma naissance et de ma jeunesse. Je me hazardai à lui recommander Manon et à lui faire l'éloge de sa douceur et de son bon naturel. Il me répondit en riant qu'il ne l'avoit point encore vûe, mais qu'on la représentoit comme une dangereuse personne. Ce mot excita tellement ma tendresse que je lui dis mille choses passionnées pour la défense de ma pauvre maîtresse; et je ne pus m'empêcher même de répandre quelques larmes. Il ordonna qu'on me reconduisît à ma chambre.

« Amour! amour! s'écria ce grave magistrat en me voyant sortir, ne te réconcilieras-tu jamais avec la sagesse? »

J'étois à m'entretenir tristement de mes idées

et à réfléchir sur la conversation que j'avois eue avec M. le lieutenant général de police, lorsque j'entendis ouvrir la porte de ma chambre : c'étoit mon pere. Quoique je dusse être à demi préparé à cette vûe, puisque je m'y attendois quelques jours plus tard, je ne laissai pas d'en être frappé si vivement que je me serois précipité au fond de la terre, si elle s'étoit entr'ouverte à mes pieds. J'allai l'embrasser avec toutes les marques d'une extrême confusion. Il s'assit sans que ni lui ni moi eussions encore ouvert la bouche.

Comme je demeurois debout, les yeux baissés et la tête découverte :

« Asseyez-vous, monsieur, me dit-il gravement, asseyez-vous. Graces au scandale de votre libertinage et de vos friponneries, j'ai découvert le lieu de votre demeure. C'est l'avantage d'un mérite tel que le vôtre de ne pouvoir demeurer caché. Vous allez à la renommée par un chemin infaillible. J'espere que le terme en sera bien-tôt la Greve, et que vous aurez effectivement la gloire d'y être exposé à l'admiration de tout le monde. »

Je ne répondis rien. Il continua :

« Qu'un pere est malheureux lorsque, après avoir aimé tendrement un fils, et n'avoir rien épargné pour en faire un honnête homme, il n'y trouve à la fin qu'un fripon qui le déshonore! On se console d'un malheur de fortune: le tems l'efface, et le chagrin diminue; mais quel remede contre un mal qui augmente tous les jours, tel que les désordres d'un fils vicieux qui a perdu tous sentimens d'honneur? Tu ne dis rien, malheureux, ajoûta-t'il. Voyez cette modestie contrefaite et cet air de douceur hypocrite : ne le prendroit-on pas pour le plus honnête homme de sa race? »

Quoique je fusse obligé de reconnoître que je méritois une partie de ces outrages, il me parut néanmoins que c'étoit les porter à l'excès. Je crus qu'il m'étoit permis d'expliquer naturellement ma pensée.

« Je vous assure, monsieur, lui dis-je, que la modestie où vous me voyez devant vous n'est nullement affectée : c'est la situation naturelle d'un fils bien né qui respecte infiniment son pere, et surtout un pere irrité. Je ne prétens pas non plus passer pour l'homme le plus réglé de notre race. Je me connois digne de

vos reproches; mais je vous conjure d'y mettre un peu plus de bonté, et de ne pas me traiter comme le plus infâme de tous les hommes. Je ne mérite pas des noms si durs. C'est l'amour, vous le sçavez, qui a causé toutes mes fautes. Fatale passion! Hélas! n'en connoissez-vous pas la force, et se peut-il que votre sang, qui est la source du mien, n'ait jamais ressenti les mêmes ardeurs? L'amour m'a rendu trop tendre, trop passionné, trop fidéle, et peut-être trop complaisant pour les desirs d'une maîtresse toute charmante; voilà mes crimes. En voyez-vous là quelqu'un qui vous déshonore? Allons, mon cher pere, ajoûtai-je tendrement, un peu de pitié pour un fils qui a toujours été plein de respect et d'affection pour vous, qui n'a pas renoncé, comme vous pensez, à l'honneur et au devoir, et qui est mille fois plus à plaindre que vous ne sçauriez vous l'imaginer. »

Je laissai tomber quelques larmes en finissant ces paroles.

Un cœur de pere est le chef-d'œuvre de la nature : elle y regne, pour ainsi parler, avec complaisance, et elle en regle elle-même tous les ressorts. Le mien, qui étoit avec cela

homme d'esprit et de goût, fut si touché du tour que j'avois donné à mes excuses qu'il ne fut pas le maître de me cacher ce changement.

« Viens, mon pauvre chevalier, me dit-il, viens m'embrasser : tu me fais pitié. »

Je l'embrassai. Il me serra d'une maniere qui me fit juger de ce qui se passoit dans son cœur.

« Mais quel moyen prendrons-nous donc, reprit-il, pour te tirer d'ici? Explique-moi toutes tes affaires sans déguisement. »

Comme il n'y avoit rien, après tout, dans le gros de ma conduite, qui pût me déshonorer absolument, du moins en la mesurant sur celle des jeunes gens d'un certain monde, et qu'une maîtresse ne passe point pour une infamie dans le siecle où nous sommes, non plus qu'un peu d'adresse à s'attirer la fortune du jeu, je fis sincérement à mon pere le détail de la vie que j'avois menée. A chaque faute dont je lui faisois l'aveu, j'avois soin de joindre des exemples célebres pour en diminuer la honte.

« Je vis avec une maîtresse, lui disois-je, sans être lié par les cérémonies du mariage : M. le duc de... en entretient deux aux yeux

de tout Paris; M. de... en a une depuis dix ans qu'il aime avec une fidélité qu'il n'a jamais eue pour sa femme. Les deux tiers des honnêtes gens de France se font honneur d'en avoir. J'ai usé de quelque supercherie au jeu : M. le marquis de... et le comte de... n'ont point d'autres revenus; M. le prince de... et M. le duc de... sont les chefs d'une bande de chevaliers du même ordre. »

Pour ce qui regardoit mes desseins sur la bourse des deux G... M..., j'aurois pû prouver aussi facilement que je n'étois pas sans modeles; mais il me restoit trop d'honneur pour ne pas me condamner moi-même avec tous ceux dont j'aurois pû me proposer l'exemple; de sorte que je priai mon pere de pardonner cette foiblesse aux deux violentes passions qui m'avoient agité : la vengeance et l'amour. Il me demanda si je pouvois lui donner quelques ouvertures sur les plus courts moyens d'obtenir ma liberté, et d'une maniere qui pût lui faire éviter l'éclat. Je lui appris les sentimens de bonté que le lieutenant général de police avoit pour moi.

« Si vous trouvez quelques difficultés, lui dis-je, elles ne peuvent venir que de la part

des G... M... : ainsi, je crois qu'il seroit à propos que vous prissiez la peine de les voir. »

Il me le promit. Je n'osai le prier de solliciter pour Manon. Ce ne fut point un défaut de hardiesse, mais un effet de la crainte où j'étois de le révolter par cette proposition, et de lui faire naître quelque dessein funeste à elle et à moi. Je suis encore à sçavoir si cette crainte n'a pas causé mes plus grandes infortunes, en m'empêchant de tenter les dispositions de mon pere et de faire des efforts pour lui en inspirer de favorables à ma malheureuse maîtresse. J'aurois peut-être excité encore une fois sa pitié. Je l'aurois mis en garde contre les impressions qu'il alloit recevoir trop facilement du vieux G... M... Que sçais-je? ma mauvaise destinée l'auroit peut-être emporté sur tous mes efforts; mais je n'aurois eu qu'elle, du moins, et la cruauté de mes ennemis, à accuser de mon malheur.

En me quittant, mon pere alla faire une visite à M. de G... M... Il le trouva avec son fils, à qui le garde du corps avoit honnêtement rendu la liberté. Je n'ai jamais sçu les particularités de leur conversation; mais il ne m'a été que trop facile d'en juger par ses mortels effets.

Ils allerent ensemble, je dis les deux peres, chez M. le lieutenant général de police, auquel ils demanderent deux graces : l'une de me faire sortir sur-le-champ du Châtelet, l'autre d'enfermer Manon pour le reste de ses jours, ou de l'envoyer en Amérique. On commençoit, dans le même tems, à embarquer quantité de gens sans aveu pour le Mississipi. M. le lieutenant général de police leur donna sa parole de faire partir Manon par le premier vaisseau. M. de G... M... et mon pere vinrent aussi-tôt m'apporter ensemble la nouvelle de ma liberté. M. de G... M... me fit un compliment civil sur le passé; et, m'ayant félicité sur le bonheur que j'avois d'avoir un tel pere, il m'exhorta à profiter désormais de ses leçons et de ses exemples. Mon pere m'ordonna de lui faire des excuses de l'injure prétendue que j'avois faite à sa famille et de le remercier de s'être employé avec lui pour mon élargissement. Nous sortîmes ensemble sans avoir dit un mot de ma maîtresse. Je n'osai même parler d'elle aux guichetiers en leur présence. Hélas! mes tristes recommandations eussent été bien inutiles! L'ordre cruel étoit venu en même tems que celui de ma déli-

vrance. Cette fille infortunée fut conduite une heure après à l'Hôpital, pour y être associée à quelques malheureuses qui étoient condamnées à subir le même sort. Mon pere m'ayant obligé de le suivre à la maison où il avoit pris sa demeure, il étoit presque six heures du soir lorsque je trouvai le moment de me dérobber de ses yeux pour retourner au Châtelet. Je n'avois dessein que de faire tenir quelques rafraîchissemens à Manon et de la recommander au concierge, car je ne me promettois pas que la liberté de la voir me fût accordée. Je n'avois point encore eu le tems non plus de réfléchir aux moyens de la délivrer.

Je demandai à parler au concierge. Il avoit été content de ma libéralité et de ma douceur, de sorte qu'ayant quelque disposition à me rendre service, il me parla du sort de Manon comme d'un malheur dont il avoit beaucoup de regret, parce qu'il pouvoit m'affliger. Je ne compris point ce langage. Nous nous entretînmes quelques momens sans nous entendre. A la fin, s'appercevant que j'avois besoin d'une explication, il me la donna telle que j'ai déja eu horreur de vous la dire, et que j'ai encore

de la répéter. Jamais apoplexie violente ne causa d'effet plus subit et plus terrible. Je tombai, avec une palpitation de cœur si douloureuse qu'à l'instant que je perdis la connoissance, je me crus délivré de la vie pour toujours. Il me resta même quelque chose de cette pensée lorsque je revins à moi. Je tournai mes regards vers toutes les parties de la chambre et sur moi-même, pour m'assurer si je portois encore la malheureuse qualité d'homme vivant. Il est certain qu'en ne suivant que le mouvement naturel qui fait chercher à se délivrer de ses peines, rien ne pouvoit me paroître plus doux que la mort dans ce moment de désespoir et de consternation. La religion même ne pouvoit me faire envisager rien de plus insupportable, après la vie, que les convulsions cruelles dont j'étois tourmenté. Cependant, par un miracle propre à l'amour, je retrouvai bientôt assez de force pour remercier le Ciel de m'avoir rendu la connoissance et la raison. Ma mort n'eût été utile qu'à moi. Manon avoit besoin de ma vie pour la délivrer, pour la secourir, pour la venger. Je jurai de m'y employer sans ménagement.

Le concierge me donna toute l'assistance que

j'eusse pû attendre du meilleur de mes amis. Je reçus ses services avec une vive reconnoissance.

« Hélas! lui dis-je, vous êtes donc touché de mes peines! Tout le monde m'abandonne. Mon pere même est sans doute un de mes plus cruels persécuteurs. Personne n'a pitié de moi. Vous seul, dans le séjour de la dureté et de la barbarie, vous marquez de la compassion pour le plus misérable de tous les hommes. »

Il me conseilloit de ne point paroître dans la rue sans être un peu remis du trouble où j'étois.

« Laissez, laissez, répondis-je en sortant; je vous reverrai plus tôt que vous ne pensez. Préparez-moi le plus noir de vos cachots; je vais travailler à le mériter. »

En effet, mes premieres résolutions n'alloient à rien moins qu'à me défaire des deux G... M... et du lieutenant général de police, et fondre ensuite à main armée sur l'Hôpital avec tous ceux que je pourrois engager dans ma querelle. Mon pere lui-même eût à peine été respecté dans une vengeance qui me paroissoit si juste, car le concierge ne m'avoit pas caché que lui et G... M... étoient les auteurs de ma perte.

Mais, lorsque j'eus fait quelques pas dans les rues, et que l'air eut un peu rafraîchi mon sang et mes humeurs, ma fureur fit place peu à peu à des sentimens plus raisonnables. La mort de nos ennemis eût été d'une foible utilité pour Manon, et elle m'eût exposé sans doute à me voir ôter tous les moyens de la secourir. D'ailleurs, aurois-je eu recours à un lâche assassinat? Quelle autre voie pouvois-je m'ouvrir à la vengeance? Je recueillis toutes mes forces et tous mes esprits pour travailler d'abord à la délivrance de Manon, remettant tout le reste après le succès de cette importante entreprise. Il me restoit peu d'argent. C'étoit néanmoins un fondement nécessaire, par lequel il falloit commencer. Je ne voyois que trois personnes de qui j'en pusse attendre : M. de T..., mon pere et Tiberge. Il y avoit peu d'apparence d'obtenir quelque chose des deux derniers, et j'avois honte de fatiguer l'autre par mes importunités. Mais ce n'est point dans le désespoir qu'on garde des ménagemens.

J'allai sur-le-champ au séminaire de Saint-Sulpice, sans m'embarrasser si j'y serois reconnu. Je fis appeller Tiberge. Ses premieres pa-

roles me firent comprendre qu'il ignoroit encore mes dernieres avantures. Cette idée me fit changer le dessein que j'avois de l'attendrir par la compassion. Je lui parlai en général du plaisir que j'avois eu de revoir mon pere, et je le priai ensuite de me prêter quelque argent, sous prétexte de payer avant mon départ de Paris quelques dettes que je souhaitois de tenir inconnues. Il me présenta aussi-tôt sa bourse. Je pris cinq cens francs sur six cens que j'y trouvai. Je lui offris mon billet : il étoit trop généreux pour l'accepter.

Je tournai de là chez M. de T... Je n'eus point de réserve avec lui. Je lui fis l'exposition de mes malheurs et de mes peines ; il en sçavoit déja jusqu'aux moindres circonstances, par le soin qu'il avoit eu de suivre l'avanture du jeune G... M... Il m'écouta néanmoins, et il me plaignit beaucoup. Lorsque je lui demandai ses conseils sur les moyens de délivrer Manon, il me répondit tristement qu'il y voyoit si peu de jour qu'à moins d'un secours extraordinaire du Ciel, il falloit renoncer à l'espérance ; qu'il avoit passé exprès à l'Hôpital depuis qu'elle y étoit renfermée ; qu'il n'avoit pû obtenir lui-

même la liberté de la voir; que les ordres du lieutenant général de police étoient de la derniere rigueur, et que, pour comble d'infortune, la malheureuse bande où elle devoit entrer étoit destinée à partir le sur-lendemain du jour où nous étions. J'étois si consterné de son discours qu'il eût pû parler une heure sans que j'eusse pensé à l'interrompre. Il continua de me dire qu'il ne m'étoit point allé voir au Châtelet, pour se donner plus de facilité à me servir lorsqu'on le croiroit sans liaison avec moi; que, depuis quelques heures que j'en étois sorti, il avoit eu le chagrin d'ignorer où je m'étois retiré, et qu'il avoit souhaité de me voir promptement pour me donner le seul conseil dont il sembloit que je pusse espérer du changement dans le sort de Manon, mais un conseil dangereux, auquel il me prioit de cacher éternellement qu'il eût part : c'étoit de choisir quelques braves qui eussent le courage d'attaquer les gardes de Manon lorsqu'ils seroient sortis de Paris avec elle. Il n'attendit point que je lui parlasse de mon indigence.

« Voilà cent pistoles, me dit-il en me présentant une bourse, qui pourront vous être de

quelque usage. Vous me les remettrez lorsque la Fortune aura rétabli vos affaires. »

Il ajoûta que, si le soin de sa réputation lui eût permis d'entreprendre lui-même la délivrance de ma maîtresse, il m'eût offert son bras et son épée.

Cette excessive générosité me toucha jusqu'aux larmes. J'employai, pour lui marquer ma reconnoissance, toute la vivacité que mon affliction me laissoit de reste. Je lui demandai s'il n'y avoit rien à espérer par la voie des intercessions auprès du lieutenant général de police. Il me dit qu'il y avoit pensé; mais qu'il croyoit cette ressource inutile, parce qu'une grace de cette nature ne pouvoit se demander sans motif, et qu'il ne voyoit pas bien quel motif on pouvoit employer pour se faire un intercesseur d'une personne grave et puissante; que, si l'on pouvoit se flatter de quelque chose de ce côté-là, ce ne pouvoit être qu'en faisant changer de sentiment à M. de G... M... et à mon pere, et en les engageant à prier eux-mêmes M. le lieutenant général de police de révoquer sa sentence. Il m'offrit de faire tous ses efforts pour gagner le jeune G... M..., quoiqu'il le crût

un peu refroidi à son égard, par quelques soupçons qu'il avoit conçus de lui à l'occasion de notre affaire; et il m'exhorta à ne rien omettre de mon côté pour fléchir l'esprit de mon pere.

Ce n'étoit pas une légere entreprise pour moi: je ne dis pas seulement par la difficulté que je devois naturellement trouver à le vaincre, mais par une autre raison qui me faisoit même redouter ses approches. Je m'étois dérobbé de son logement contre ses ordres, et j'étois fort résolu de n'y pas retourner depuis que j'avois appris la triste destinée de Manon. J'appréhendois avec sujet qu'il ne me fît retenir malgré moi, et qu'il ne me reconduisît de même en province. Mon frere aîné avoit usé autrefois de cette méthode. Il est vrai que j'étois devenu plus âgé; mais l'âge étoit une foible raison contre la force. Cependant je trouvois une voie qui me sauvoit du danger : c'étoit de le faire appeller dans un endroit public, et de m'annoncer à lui sous un autre nom. Je pris aussitôt ce parti. M. de T... s'en alla chez G... M..., et moi au Luxembourg, d'où j'envoyai avertir mon pere qu'un gentilhomme de ses serviteurs

étoit à l'attendre. Je craignois qu'il n'eût quelque peine à venir, parce que la nuit approchoit. Il parut néanmoins peu après, suivi de son laquais. Je le priai de prendre une allée où nous pussions être seuls. Nous fîmes cent pas pour le moins sans parler. Il s'imaginoit bien, sans doute, que tant de préparations ne s'étoient pas faites sans un dessein d'importance. Il attendoit ma harangue, et je la méditois. Enfin j'ouvris la bouche.

« Monsieur, lui dis-je en tremblant, vous êtes un bon pere. Vous m'avez comblé de graces et vous m'avez pardonné un nombre infini de fautes. Aussi le Ciel m'est-il témoin que j'ai pour vous tous les sentimens du fils le plus tendre et le plus respectueux. Mais il me semble... que votre rigueur...

— Hé bien, ma rigueur? interrompit mon pere, qui trouvoit sans doute que je parlois lentement pour son impatience.

— Ah! monsieur, repris-je, il me semble que votre rigueur est extrême dans le traitement que vous avez fait à la malheureuse Manon. Vous vous en êtes rapporté à M. de G... M... Sa haine vous l'a représentée sous les plus noires

couleurs. Vous vous êtes formé d'elle une affreuse idée. Cependant c'est la plus douce et la plus aimable créature qui fut jamais. Que n'a-t'il plû au Ciel de vous inspirer l'envie de la voir un moment! Je ne suis pas plus sûr qu'elle est charmante que je le suis qu'elle vous l'auroit paru. Vous auriez pris parti pour elle. Vous auriez détesté les noirs artifices de G... M... Vous auriez eu compassion d'elle et de moi. Hélas! j'en suis sûr. Votre cœur n'est pas insensible : vous vous seriez laissé attendrir. »

Il m'interrompit encore, voyant que je parlois avec une ardeur qui ne m'auroit pas permis de finir si-tôt. Il voulut sçavoir à quoi j'avois dessein d'en venir par un discours si passionné.

« A vous demander la vie, répondis-je, que je ne puis conserver un moment si Manon part une fois pour l'Amérique.

— Non, non, me dit-il d'un ton sévere; j'aime mieux te voir sans vie que sans sagesse et sans honneur.

— N'allons donc pas plus loin, m'écriai-je en l'arrêtant par le bras; ôtez-la-moi cette vie odieuse et insupportable : car, dans le désespoir où vous me jettez, la mort sera une faveur pour

moi. C'est un présent digne de la main d'un pere.

— Je ne te donnerois que ce que tu mérites, répliqua-t'il. Je connois bien des peres qui n'auroient pas attendu si long-tems pour être eux-mêmes tes bourreaux; mais c'est ma bonté excessive qui t'a perdu. »

Je me jettai à ses genoux.

« Ah! s'il vous en reste encore, lui dis-je en les embrassant, ne vous endurcissez donc pas contre mes pleurs. Songez que je suis votre fils... Hélas! souvenez-vous de ma mere. Vous l'aimiez si tendrement! Auriez-vous souffert qu'on l'eût arrachée de vos bras? Vous l'auriez défendue jusqu'à la mort. Les autres n'ont-ils pas un cœur comme vous? Peut-on être barbare après avoir une fois éprouvé ce que c'est que la tendresse et la douleur?

— Ne me parle pas davantage de ta mere, reprit-il d'une voix irritée; ce souvenir échauffe mon indignation. Tes désordres la feroient mourir de douleur si elle eût assez vécu pour les voir. Finissons cet entretien, ajoûta-t'il; il m'importune et ne me fera point changer de résolution. Je retourne au logis. Je t'ordonne de me suivre. »

Le ton sec et dur avec lequel il m'intima cet ordre me fit trop comprendre que son cœur étoit inflexible. Je m'éloignai de quelques pas, dans la crainte qu'il ne lui prît envie de m'arrêter de ses propres mains.

« N'augmentez pas mon désespoir, lui dis-je, en me forçant de vous désobéir. Il est impossible que je vous suive. Il ne l'est pas moins que je vive, après la dureté avec laquelle vous me traitez. Ainsi je vous dis un éternel adieu. Ma mort, que vous apprendrez bien-tôt, ajoûtai-je tristement, vous fera peut-être reprendre pour moi des sentimens de pere. »

Comme je me tournois pour le quitter : « Tu refuses donc de me suivre ? s'écria-t'il avec une vive colere. Vas, cours à ta perte. Adieu, fils ingrat et rebelle.

— Adieu, lui dis-je dans mon transport, adieu, pere barbare et dénaturé. »

Je sortis aussi-tôt du Luxembourg. Je marchai dans les rues comme un furieux jusqu'à la maison de M. de T... Je levois, en marchant, les yeux et les mains pour invoquer toutes les puissances célestes.

« O Ciel ! disois-je, serez-vous aussi impi-

toyable que les hommes? Je n'ai plus de secours à attendre que de vous. »

M. de T... n'étoit point encore retourné chez lui; mais il revint après que je l'y eus attendu quelques momens. Sa négociation n'avoit pas réussi mieux que la mienne. Il me le dit d'un visage abbatu. Le jeune G... M..., quoique moins irrité que son pere contre Manon et contre moi, n'avoit pas voulu entreprendre de le solliciter en notre faveur. Il s'en étoit défendu par la crainte qu'il avoit lui-même de ce vieillard vindicatif, qui s'étoit déja fort emporté contre lui, en lui reprochant ses desseins de commerce avec Manon. Il ne me restoit donc que la voie de la violence, telle que M. de T... m'en avoit tracé le plan; j'y réduisis toutes mes espérances.

« Elles sont bien incertaines, lui dis-je; mais la plus solide et la plus consolante pour moi est celle de périr du moins dans l'entreprise. »

Je le quittai, en le priant de me secourir par ses vœux, et je ne pensai plus qu'à m'associer des camarades à qui je pusse communiquer une étincelle de mon courage et de ma résolution.

Le premier qui s'offrit à mon esprit fut le

même garde du corps que j'avois employé pour arrêter G... M... J'avois dessein aussi d'aller passer la nuit dans sa chambre, n'ayant pas eu l'esprit assez libre pendant l'après-midi pour me procurer un logement. Je le trouvai seul. Il eut de la joie de me voir sorti du Châtelet. Il m'offrit affectueusement ses services. Je lui expliquai ceux qu'il pouvoit me rendre. Il avoit assez de bon sens pour en appercevoir toutes les difficultés; mais il fut assez généreux pour entreprendre de les surmonter. Nous employâmes une partie de la nuit à raisonner sur mon dessein. Il me parla des trois soldats aux gardes dont il s'étoit servi dans la derniere occasion comme de trois braves à l'épreuve. M. de T... m'avoit informé exactement du nombre des archers qui devoient conduire Manon : ils n'étoient que six. Cinq hommes hardis et résolus suffisoient pour donner l'épouvante à ces misérables, qui ne sont point capables de se défendre honorablement lorsqu'ils peuvent éviter le péril du combat par une lâcheté. Comme je ne manquois point d'argent, le garde du corps me conseilla de ne rien épargner pour assurer le succès de notre attaque.

« Il nous faut des chevaux, me dit-il, avec des pistolets et chacun notre mousqueton. Je me charge de prendre demain le soin de ces préparatifs. Il faudra aussi trois habits communs pour nos soldats, qui n'oseroient paroître dans une affaire de cette nature avec l'uniforme du régiment. »

Je lui mis entre les mains les cent pistoles que j'avois reçues de M. de T... Elles furent employées le lendemain jusqu'au dernier sol. Les trois soldats passerent en revûe devant moi. Je les animai par de grandes promesses; et, pour leur ôter toute défiance, je commençai par leur faire présent à chacun de dix pistoles.

Le jour de l'exécution étant venu, j'en envoyai un de grand matin à l'Hôpital, pour s'instruire par ses propres yeux du moment auquel les archers partiroient avec leur proye. Quoique je n'eusse pris cette précaution que par un excès d'inquiétude et de prévoyance, il se trouva qu'elle avoit été absolument nécessaire. J'avois compté sur quelques fausses informations qu'on m'avoit données de leur route, et, m'étant persuadé que c'étoit à la Rochelle que cette déplorable troupe devoit être embarquée, j'au-

rois perdu mes peines à l'attendre sur le chemin d'Orléans. Cependant je fus informé, par le rapport du soldat aux gardes, qu'elle prenoit le chemin de Normandie, et que c'étoit du Havre-de-Grace qu'elle devoit partir pour l'Amérique.

Nous nous rendîmes aussitôt à la porte Saint-Honoré, observant de marcher par des rues différentes. Nous nous réunîmes au bout du fauxbourg. Nos chevaux étoient frais. Nous ne tardâmes point à découvrir les six gardes et les deux misérables voitures que vous vîtes à Passy, il y a deux ans. Ce spectacle faillit de m'ôter la force et la connoissance.

« O Fortune, m'écriai-je, Fortune cruelle! accorde-moi ici du moins la mort ou la victoire. »

Nous tînmes conseil un moment sur la maniere dont nous ferions notre attaque. Les archers n'étoient gueres plus de quatre cens pas devant nous, et nous pouvions les couper en passant au travers d'un petit champ autour duquel le grand chemin tournoit. Le garde du corps fut d'avis de prendre cette voie pour les surprendre en fondant tout d'un coup sur eux.

J'approuvai sa pensée, et je fus le premier à piquer mon cheval. Mais la Fortune avoit rejetté impitoyablement mes vœux. Les archers, voyant cinq cavaliers accourir vers eux, ne douterent point que ce ne fût pour les attaquer. Ils se mirent en défense en préparant leurs bayonnettes et leurs fusils d'un air assez résolu. Cette vûe, qui ne fit que nous animer le garde du corps et moi, ôta tout d'un coup le courage à nos trois lâches compagnons. Ils s'arrêterent comme de concert, et, s'étant dit entr'eux quelques mots que je n'entendis point, ils tournerent la tête de leurs chevaux pour reprendre le chemin de Paris à bride abattue.

« Dieux! me dit le garde du corps, qui paroissoit aussi éperdu que moi de cette infâme désertion, qu'allons-nous faire? Nous ne sommes que deux. »

J'avois perdu la voix, de fureur et d'étonnement. Je m'arrêtai, incertain si ma premiere vengeance ne devoit pas s'employer à la poursuite et au châtiment des lâches qui m'abandonnoient. Je les regardois fuir, et je jettois les yeux de l'autre côté sur les archers. S'il m'eût été possible de me partager, j'aurois fondu tout

à la fois sur ces deux objets de ma rage : je les dévorois tous ensemble. Le garde du corps, qui jugeoit de mon incertitude par le mouvement égaré de mes yeux, me pria d'écouter son conseil.

« N'étant que deux, me dit-il, il y auroit de la folie à attaquer six hommes aussi bien armés que nous, et qui paroissent nous attendre de pied ferme. Il faut retourner à Paris et tâcher de réussir mieux dans le choix de nos braves. Les archers ne sçauroient faire de grandes journées avec deux pesantes voitures; nous les rejoindrons demain sans peine. »

Je fis un moment de réflexion sur ce parti; mais, ne voyant de tous côtés que des sujets de désespoir, je pris une résolution véritablement désespérée : ce fut de remercier mon compagnon de ses services; et, loin d'attaquer les archers, je résolus d'aller avec soumission les prier de me recevoir dans leur troupe pour accompagner Manon avec eux jusqu'au Havre-de-Grace, et passer ensuite au delà des mers avec elle.

« Tout le monde me persécute ou me trahit, dis-je au garde du corps. Je n'ai plus de fond à faire sur personne. Je n'attens plus rien ni de

la Fortune ni du secours des hommes. Mes malheurs sont au comble; il ne me reste plus que de m'y soumettre! Ainsi, je ferme les yeux à toute espérance. Puisse le Ciel récompenser votre générosité! Adieu, je vais aider mon mauvais sort à consommer ma ruine en y courant moi-même volontairement. »

Il fit inutilement ses efforts pour m'engager à retourner à Paris. Je le priai de me laisser suivre mes résolutions et de me quitter sur-le-champ, de peur que les archers ne continuassent de croire que notre dessein étoit de les attaquer.

J'allai seul vers eux, d'un pas lent, et le visage si consterné qu'ils ne durent rien trouver d'effrayant dans mes approches. Ils se tenoient néanmoins en défense.

« Rassurez-vous, messieurs, leur dis-je en les abordant : je ne vous apporte point la guerre, je viens vous demander des graces. »

Je les priai de continuer leur chemin sans défiance, et je leur appris, en marchant, les faveurs que j'attendois d'eux. Ils consulterent ensemble de quelle maniere ils devoient recevoir cette ouverture. Le chef de la bande prit la pa-

role pour les autres. Il me répondit que les ordres qu'ils avoient de veiller sur leurs captives étoient d'une extrême rigueur; que je lui paroissois néanmoins si joli homme que lui et ses compagnons se relâcheroient un peu de leur devoir; mais que je devois comprendre qu'il falloit qu'il m'en coûtât quelque chose. Il me restoit environ quinze pistoles; je leur dis naturellement en quoi consistoit le fond de ma bourse.

« Hé bien! me dit l'archer, nous en userons généreusement. Il ne vous coûtera qu'un écu par heure pour entretenir celle de nos filles qui vous plaira le plus : c'est le prix courant de Paris. »

Je ne leur avois pas parlé de Manon en particulier, parce que je n'avois pas dessein qu'ils connussent ma passion. Ils s'imaginerent d'abord que ce n'étoit qu'une fantaisie de jeune homme qui me faisoit chercher un peu de passe-tems avec ces créatures; mais, lorsqu'ils crurent s'être apperçus que j'étois amoureux, ils augmenterent tellement le tribut que ma bourse se trouva épuisée en partant de Mante, où nous avions couché le jour que nous arrivâmes à Passy.

Vous dirai-je quel fut le déplorable sujet de mes entretiens avec Manon pendant cette route, ou quelle impression sa vûe fit sur moi lorsque j'eus obtenu des gardes la liberté d'approcher de son chariot? Ah! les expressions ne rendent jamais qu'à demi les sentimens du cœur. Mais figurez-vous ma pauvre maîtresse enchaînée par le milieu du corps, assise sur quelques poignées de paille, la tête appuyée languissamment sur un côté de la voiture, le visage pâle et mouillé d'un ruisseau de larmes qui se faisoient un passage au travers de ses paupieres, quoiqu'elle eût continuellement les yeux fermés. Elle n'avoit pas même eu la curiosité de les ouvrir lorsqu'elle avoit entendu le bruit de ses gardes qui craignoient d'être attaqués. Son linge étoit sale et dérangé, ses mains délicates exposées à l'injure de l'air; enfin tout ce composé charmant, cette figure capable de ramener l'univers à l'idolâtrie, paroissoit dans un désordre et un abbattement inexprimable. J'employai quelque tems à la considérer, en allant à cheval à côté du chariot. J'étois si peu à moi-même que je fus sur le point plusieurs fois de tomber dangereusement. Mes soupirs et mes exclamations fréquentes

m'attirerent d'elle quelques regards. Elle me reconnut, et je remarquai que, dans le premier mouvement, elle tenta de se précipiter hors de la voiture pour venir à moi; mais, étant retenue par sa chaîne, elle retomba dans sa premiere attitude.

Je priai les archers d'arrêter un moment par compassion; ils y consentirent par avarice. Je quittai mon cheval pour m'asseoir auprès d'elle. Elle étoit si languissante et si affoiblie qu'elle fut long-tems sans pouvoir se servir de sa langue ni remuer ses mains. Je les mouillois pendant ce tems-là de mes pleurs, et, ne pouvant proférer moi-même une seule parole, nous étions l'un et l'autre dans une des plus tristes situations dont il y ait jamais eu d'exemple. Nos expressions ne le furent pas moins lorsque nous eûmes retrouvé la liberté de parler.

Manon parla peu : il sembloit que la honte et la douleur eussent altéré les organes de sa voix; le son en étoit foible et tremblant. Elle me remercia de ne l'avoir pas oubliée, et de la satisfaction que je lui accordois, dit-elle en soupirant, de me voir du moins encore une fois et de me dire le dernier adieu. Mais, lorsque je

l'eus assurée que rien n'étoit capable de me séparer d'elle et que j'étois disposé à la suivre jusqu'à l'extrêmité du monde, pour prendre soin d'elle, pour la servir, pour l'aimer et pour attacher inséparablement ma misérable destinée à la sienne, cette pauvre fille se livra à des sentimens si tendres et si douloureux que j'appréhendai quelque chose pour sa vie d'une si violente émotion. Tous les mouvemens de son ame sembloient se réunir dans ses yeux. Elle les tenoit fixés sur moi. Quelquefois elle ouvroit la bouche sans avoir la force d'achever quelques mots qu'elle commençoit. Il lui en échappoit néanmoins quelques-uns. C'étoient des marques d'admiration sur mon amour, de tendres plaintes de son excès, des doutes qu'elle pût être assez heureuse pour m'avoir inspiré une passion si parfaite, des instances pour me faire renoncer au dessein de la suivre et chercher ailleurs un bonheur digne de moi, qu'elle me disoit que je ne pouvois espérer avec elle.

En dépit du plus cruel de tous les sorts, je trouvois ma félicité dans ses regards et dans la certitude que j'avois de son affection. J'avois perdu, à la vérité, tout ce que le reste des

hommes estime ; mais j'étois maître du cœur de Manon, le seul bien que j'estimois. Vivre en Europe, vivre en Amérique : que m'importoit-il en quel endroit vivre, si j'étois sûr d'y être heureux en y vivant avec ma maîtresse? Tout l'univers n'est-il pas la patrie de deux amans fidéles? Ne trouvent-ils pas l'un dans l'autre pere, mere, parens, amis, richesses et félicité? Si quelque chose me causoit de l'inquiétude, c'étoit la crainte de voir Manon exposée aux besoins de l'indigence. Je me supposois déja avec elle dans une région inculte et habitée par des sauvages.

« Je suis bien sûr, disois-je, qu'il ne sçauroit y en avoir d'aussi cruels que G... M... et mon pere. Ils nous laisseront du moins vivre en paix. Si les relations qu'on en fait sont fidéles, ils suivent les loix de la nature. Ils ne connoissent ni les fureurs de l'avarice, qui possedent G... M..., ni les idées fantastiques de l'honneur, qui m'ont fait un ennemi de mon pere. Ils ne troubleront point deux amans qu'ils verront vivre avec autant de simplicité qu'eux. »

J'étois donc tranquille de ce côté-là. Mais je ne me formois point des idées romanesques par

rapport aux besoins communs de la vie. J'avois éprouvé trop souvent qu'il y a des nécessités insupportables, sur-tout pour une fille délicate, qui est accoutumée à une vie commode et abondante. J'étois au désespoir d'avoir épuisé inutilement ma bourse, et que le peu d'argent qui me restoit fût encore sur le point de m'être ravi par la friponnerie des archers. Je concevois qu'avec une petite somme j'aurois pû espérer non-seulement de me soutenir quelque tems contre la misere en Amérique, où l'argent étoit rare, mais d'y former même quelque entreprise pour un établissement durable. Cette considération me fit naître la pensée d'écrire à Tiberge, que j'avois toujours trouvé si prompt à m'offrir les secours de l'amitié. J'écrivis dès la premiere ville où nous passâmes. Je ne lui apportai point d'autre motif que le pressant besoin dans lequel je prévoyois que je me trouverois au Havre-de-Grace, où je lui confessois que j'étois allé conduire Manon. Je lui demandois cent pistoles.

« Faites-les-moi tenir au Havre, lui disois-je, par le maître de la poste. Vous voyez bien que c'est la derniere fois que j'importune votre affection, et que, ma malheureuse maîtresse m'étant

enlevée pour toujours, je ne puis la laisser partir sans quelques soulagemens qui adoucissent son sort et mes mortels regrets. »

Les archers devinrent si intraitables, lorsqu'ils eurent découvert la violence de ma passion, que, redoublant continuellement le prix de leurs moindres faveurs, ils me réduisirent bien-tôt à la derniere indigence. L'amour, d'ailleurs, ne me permettoit gueres de ménager ma bourse. Je m'oubliois du matin au soir près de Manon, et ce n'étoit plus par heure que le tems m'étoit mesuré, c'étoit par la longueur entiere des jours. Enfin, ma bourse étant tout à fait vuide, je me trouvai exposé aux caprices et à la brutalité de six misérables, qui me traitoient avec une hauteur insupportable. Vous en fûtes témoin à Passy. Votre rencontre fut un heureux moment de relâche qui me fut accordé par la Fortune. Votre pitié à la vûe de mes peines fut ma seule recommandation auprès de votre cœur généreux. Le secours que vous m'accordâtes libéralement servit à me faire gagner le Havre, et les archers tinrent leur promesse avec plus de fidélité que je ne l'espérois.

Nous arrivâmes au Havre. J'allai d'abord à la

poste. Tiberge n'avoit point encore eu le tems de me répondre. Je m'informai exactement quel jour je pouvois attendre sa lettre. Elle ne pouvoit arriver que deux jours aprés, et, par une étrange disposition de mon mauvais sort, il se trouva que notre vaisseau devoit partir le matin de celui auquel j'attendois l'ordinaire. Je ne puis vous représenter mon désespoir.

« Quoi! m'écriai-je, dans le malheur même, il faudra toujours que je sois distingué par des excès? »

Manon répondit : « Hélas! une vie si malheureuse mérite-t'elle le soin que nous en prenons? Mourons au Havre, mon cher chevalier. Que la mort finisse tout d'un coup nos miseres! Irons-nous les traîner dans un pays inconnu, où nous devons nous attendre sans doute à d'horribles extrêmités, puisqu'on a voulu m'en faire un supplice? Mourons, me répéta-t'elle, ou, du moins, donne-moi la mort, et vas chercher un autre sort dans les bras d'une amante plus heureuse.

— Non, non, lui dis-je, c'est pour moi un sort digne d'envie que d'être malheureux avec vous. »

Son discours me fit trembler. Je jugeai qu'elle étoit accablée de ses maux. Je m'efforçai de prendre un air plus tranquille, pour lui ôter ces funestes pensées de mort et de désespoir. Je résolus de tenir la même conduite à l'avenir; et j'ai éprouvé, dans la suite, que rien n'est plus capable d'inspirer du courage à une femme que l'intrépidité d'un homme qu'elle aime.

Lorsque j'eus perdu l'espérance de recevoir du secours de Tiberge, je vendis mon cheval. L'argent que j'en tirai, joint à ce qui me restoit encore de vos libéralités, me composa la petite somme de dix-sept pistoles. J'en employai sept à l'achat de quelques soulagemens nécessaires à Manon, et je serrai les dix autres avec soin, comme le fondement de notre fortune et de nos espérances en Amérique. Je n'eus point de peine à me faire recevoir dans le vaisseau. On cherchoit alors des jeunes gens qui fussent disposés à se joindre volontairement à la colonie. Le passage et la nourriture me furent accordés gratis. La poste de Paris devant partir le lendemain, j'y laissai une lettre pour Tiberge. Elle étoit touchante, et capable de l'attendrir sans doute au dernier point, puisqu'elle lui fit

prendre une résolution qui ne pouvoit venir que d'un fond infini de tendresse et de générosité pour un ami malheureux.

Nous mîmes à la voile. Le vent ne cessa point de nous être favorable. J'obtins du capitaine un lieu à part pour Manon et pour moi. Il eut la bonté de nous regarder d'un autre œil que le commun de nos misérables associés. Je l'avois pris en particulier dès le premier jour, et, pour m'attirer de lui quelque considération, je lui avois découvert une partie de mes infortunes. Je ne crus pas me rendre coupable d'un mensonge honteux en lui disant que j'étois marié à Manon. Il feignit de le croire, et il m'accorda sa protection. Nous en reçûmes des marques pendant toute la navigation. Il eut soin de nous faire nourrir honnêtement, et les égards qu'il eut pour nous servirent à nous faire respecter des compagnons de notre misere. J'avois une attention continuelle à ne pas laisser souffrir la moindre incommodité à Manon. Elle le remarquoit

bien; et cette vûe, jointe au vif ressentiment de l'étrange extrêmité où je m'étois réduit pour elle, la rendoit si tendre et si passionnée, si attentive aussi à mes plus légers besoins, que c'étoit entre elle et moi une perpétuelle émulation de services et d'amour. Je ne regrettois point l'Europe. Au contraire, plus nous avancions vers l'Amérique, plus je sentois mon cœur s'élargir et devenir tranquille. Si j'eusse pû m'assurer de n'y pas manquer des nécessités absolues de la vie, j'aurois remercié la Fortune d'avoir donné un tour si favorable à nos malheurs.

Après une navigation de deux mois, nous abordâmes enfin au rivage désiré. Le pays ne nous offrit rien d'agréable à la premiere vûe. C'étoient des campagnes stériles et inhabitées, où l'on voyoit à peine quelques roseaux et quelques arbres dépouillés par le vent. Nulle trace d'hommes ni d'animaux. Cependant, le capitaine ayant fait tirer quelques pieces de notre artillerie, nous ne fûmes pas long-tems sans appercevoir une trouppe de citoyens du nouvel Orléans qui s'approcherent de nous avec de vives marques de joie. Nous n'avions pas dé-

couvert la ville. Elle est cachée, de ce côté-là, par une petite colline. Nous fûmes reçus comme des gens descendus du Ciel. Ces pauvres habitans s'empressoient pour nous faire mille questions sur l'état de la France et sur les différentes provinces où ils étoient nés. Ils nous embrassoient comme leurs freres et comme de chers compagnons qui venoient partager leur misere et leur solitude. Nous prîmes le chemin de la ville avec eux; mais nous fûmes surpris de découvrir, en avançant, que ce qu'on nous avoit vanté jusqu'alors comme une bonne ville n'étoit qu'un assemblage de quelques pauvres cabanes. Elles étoient habitées par cinq ou six cens personnes. La maison du gouverneur nous parut un peu distinguée par sa hauteur et sa situation. Elle est défendue par quelques ouvrages de terre autour desquels regne un large fossé.

Nous fûmes d'abord présentés à lui. Il s'entretint long-tems en secret avec le capitaine; et, revenant ensuite à nous, il considéra l'une après l'autre toutes les filles qui étoient arrivées par le vaisseau. Elles étoient au nombre de trente, car nous en avions trouvé au Havre une autre bande qui s'étoit jointe à la nôtre. Le gouver-

neur, les ayant long-tems examinées, fit appeller divers jeunes gens de la ville qui languissoient dans l'attente d'une épouse. Il donna les plus jolies aux principaux, et le reste fut tiré au sort. Il n'avoit point encore parlé à Manon; mais, lorsqu'il eut ordonné aux autres de se retirer, il nous fit demeurer elle et moi.

« J'apprens du capitaine, nous dit-il, que vous êtes mariés, et qu'il vous a reconnus sur la route pour deux personnes d'esprit et de mérite. Je n'entre point dans les raisons qui ont causé votre malheur; mais, s'il est vrai que vous ayez autant de sçavoir-vivre que votre figure me le promet, je n'épargnerai rien pour adoucir votre sort, et vous contribuerez vous-mêmes à me faire trouver quelque agrément dans ce lieu sauvage et désert. »

Je lui répondis de la maniere que je crus la plus propre à confirmer l'idée qu'il avoit de nous. Il donna quelques ordres pour nous faire préparer un logement dans la ville, et il nous retint à souper avec lui. Je lui trouvai beaucoup de politesse pour un chef de malheureux bannis. Il ne nous fit point de questions en public sur le fond de nos avantures. La conversation fut gé-

nérale, et, malgré notre tristesse, nous nous efforçâmes, Manon et moi, de contribuer à la rendre agréable.

Le soir, il nous fit conduire au logement qu'on nous avoit préparé. Nous trouvâmes une misérable cabane, composée de planches et de boue, qui consistoit en deux ou trois chambres de plein-pied, avec un grenier au-dessus. Il y avoit fait mettre cinq ou six chaises et quelques commodités nécessaires à la vie. Manon parut effrayée à la vûe d'une si triste demeure. C'étoit pour moi qu'elle s'affligeoit, beaucoup plus que pour elle-même. Elle s'assit lorsque nous fûmes seuls, et elle se mit à pleurer amérement. J'entrepris d'abord de la consoler. Mais, lorsqu'elle m'eut fait entendre que c'étoit moi seul qu'elle plaignoit, et qu'elle ne considéroit dans nos malheurs communs que ce que j'avois à souffrir, j'affectai de montrer assez de courage et même assez de joie pour lui en inspirer.

« De quoi me plaindrois-je? lui dis-je. Je possede tout ce que je desire. Vous m'aimez, n'est-ce pas? Quel autre bonheur me suis-je jamais proposé? Laissons au Ciel le soin de notre fortune. Je ne la trouve pas si désespérée. Le

gouverneur est un homme civil : il nous a marqué de la considération; il ne permettra pas que nous manquions du nécessaire. Pour ce qui regarde la pauvreté de notre cabane et la grossiéreté de nos meubles, vous avez pû remarquer qu'il y a peu de personnes ici qui paroissent mieux logées et mieux meublées que nous. Et puis tu es une chimiste admirable, ajoûtai-je en l'embrassant : tu transformes tout en or.

— Vous serez donc la plus riche personne de l'univers, me répondit-elle : car, s'il n'y eut jamais d'amour tel que le vôtre, il est impossible aussi d'être aimé plus tendrement que vous l'êtes. Je me rens justice, continua-t'elle. Je sens bien que je n'ai jamais mérité ce prodigieux attachement que vous avez pour moi. Je vous ai causé des chagrins que vous n'avez pû me pardonner sans une bonté extrême. J'ai été légere et volage; et même, en vous aimant éperdument, comme j'ai toujours fait, je n'étois qu'une ingrate. Mais vous ne sçauriez croire combien je suis changée. Mes larmes, que vous avez vûes couler si souvent depuis notre départ de France, n'ont pas eu une seule fois mes malheurs pour objet. J'ai cessé de les sentir aussi-

tôt que vous avez commencé à les partager. Je n'ai pleuré que de tendresse et de compassion pour vous. Je ne me console point d'avoir pû vous chagriner un moment dans ma vie. Je ne cesse point de me reprocher mes inconstances, et de m'attendrir, en admirant de quoi l'amour vous a rendu capable pour une malheureuse qui n'en étoit pas digne, et qui ne payeroit pas bien de tout son sang, ajoûta-t'elle avec une abondance de larmes, la moitié des peines qu'elle vous a causées. »

Ses pleurs, son discours, et le ton dont elle le prononça, firent sur moi une impression si étonnante que je crus sentir une espece de division dans mon ame.

« Prens garde, lui dis-je, prens garde, ma chere Manon. Je n'ai point assez de force pour supporter des marques si vives de ton affection; je ne suis point accoutumé à ces excès de joie. O Dieu! m'écriai-je, je ne vous demande plus rien. Je suis assuré du cœur de Manon; il est tel que je l'ai souhaité pour être heureux, je ne puis plus cesser de l'être à présent. Voilà ma félicité bien établie.

— Elle l'est, reprit-elle, si vous la faites dé-

pendre de moi, et je sçais bien où je puis compter aussi de trouver toujours la mienne. »

Je me couchai avec ces charmantes idées, qui changerent ma cabane en un palais digne du premier roi du monde. L'Amérique me parut un lieu de délices après cela.

« C'est au nouvel Orléans qu'il faut venir, disois-je souvent à Manon, quand on veut goûter les vraies douceurs de l'amour. C'est ici qu'on s'aime sans intérêt, sans jalousie, sans inconstance. Nos compatriotes y viennent chercher de l'or; ils ne s'imaginent pas que nous y avons trouvé des trésors bien plus estimables. »

Nous cultivâmes soigneusement l'amitié du gouverneur. Il eut la bonté, quelques semaines après notre arrivée, de me donner un petit emploi qui vint à vaquer dans le fort. Quoiqu'il ne fût pas bien distingué, je l'acceptai comme une faveur du Ciel. Il me mettoit en état de vivre sans être à charge à personne. Je pris un valet pour moi, et une servante pour Manon. Notre petite fortune s'arrangea. J'étois réglé dans ma conduite, Manon ne l'étoit pas moins. Nous ne laissions point échapper l'occasion de rendre service et de faire du bien à nos voisins. Cette

disposition officieuse et la douceur de nos manieres nous attirerent la confiance et l'affection de toute la colonie. Nous fûmes en peu de tems si considérés que nous passions pour les premieres personnes de la ville après le gouverneur.

L'innocence de nos occupations et la tranquillité où nous étions continuellement servirent à nous faire rappeler insensiblement des idées de religion. Manon n'avoit jamais été une fille impie. Je n'étois pas non plus de ces libertins outrés qui font gloire d'ajoûter l'irréligion à la dépravation des mœurs. L'amour et la jeunesse avoient causé tous nos désordres. L'expérience commençoit à nous tenir lieu d'âge; elle fit sur nous le même effet que les années. Nos conversations, qui étoient toujours réfléchies, nous mirent insensiblement dans le goût d'un amour vertueux. Je fus le premier qui proposai ce changement à Manon. Je connoissois les principes de son cœur : elle étoit droite et naturelle dans tous ses sentimens, qualité qui dispose toujours à la vertu. Je lui fis comprendre qu'il manquoit une chose à notre bonheur.

« C'est, lui dis-je, de le faire approuver du

Ciel. Nous avons l'ame trop belle et le cœur trop bien fait l'un et l'autre pour vivre volontairement dans l'oubli du devoir. Passe d'y avoir vécu en France, où il nous étoit également impossible de cesser de nous aimer et de nous satisfaire par une voie légitime; mais en Amérique, où nous ne dépendons que de nous-mêmes, où nous n'avons plus à ménager les loix arbitraires du rang et de la bienséance, où l'on nous croit même mariés, qui empêche que nous ne le soyons bien-tôt effectivement et que nous n'annoblissions notre amour par des sermens que la religion autorise? Pour moi, ajoûtai-je, je ne vous offre rien de nouveau en vous offrant mon cœur et ma main; mais je suis prêt à vous en renouveller le don au pied d'un autel. »

Il me parut que ce discours la pénétroit de joie.

« Croiriez-vous, me répondit-elle, que j'y ai pensé mille fois depuis que nous sommes en Amérique? La crainte de vous déplaire m'a fait renfermer ce desir dans mon cœur. Je n'ai point la présomption d'aspirer à la qualité de votre épouse.

— Ah! Manon, répliquai-je, tu serois bien-

tôt celle d'un roi si le Ciel m'avoit fait naître avec une couronne. Ne balançons plus. Nous n'avons nul obstacle à redouter. J'en veux parler dès aujourd'hui au gouverneur, et lui avouer que nous l'avons trompé jusqu'à ce jour. Laissons craindre aux amans vulgaires, ajoûtai-je, les chaînes indissolubles du mariage. Ils ne les craindroient pas s'ils étoient sûrs, comme nous, de porter toujours celles de l'amour. »

Je laissai Manon au comble de la joie après cette résolution.

Je suis persuadé qu'il n'y a point d'honnête homme au monde qui n'eût approuvé mes vûes dans les circonstances où j'étois, c'est-à-dire asservi fatalement à une passion que je ne pouvois vaincre et combattu par des remords que je ne devois point étouffer. Mais se trouvera-t'il quelqu'un qui accuse mes plaintes d'injustice si je gémis de la rigueur du Ciel à rejetter un dessein que je n'avois formé que pour lui plaire? Hélas! que dis-je, à le rejetter? Il l'a puni comme un crime. Il m'avoit souffert avec patience tandis que je marchois aveuglément dans la route du vice, et ses plus rudes châtimens m'étoient réservés lorsque je commencerois à

retourner à la vertu. Je crains de manquer de force pour achever le récit du plus funeste événement qui fut jamais.

J'allai chez le gouverneur, comme j'en étois convenu avec Manon, pour le prier de consentir à la cérémonie de notre mariage. Je me serois bien gardé d'en parler à lui ni à personne si j'eusse pû me promettre que son aumônier, qui étoit alors le seul prêtre de la ville, m'eût rendu ce service sans sa participation; mais, n'osant espérer qu'il voulût s'engager au silence, j'avois pris le parti d'agir ouvertement. Le gouverneur avoit un neveu, nommé Synnelet, qui lui étoit extrêmement cher. C'étoit un homme de trente ans, brave, mais emporté et violent. Il n'étoit point marié. La beauté de Manon l'avoit touché dès le jour de notre arrivée, et les occasions sans nombre qu'il avoit eues de la voir pendant neuf ou dix mois avoient tellement enflammé sa passion qu'il se consumoit en secret pour elle. Cependant, comme il étoit persuadé, avec son oncle et toute la ville, que j'étois réellement marié, il s'étoit rendu maître de son amour jusqu'au point de n'en laisser rien éclater; et son zele s'étoit même déclaré pour

moi dans plusieurs occasions de me rendre service. Je le trouvai avec son oncle lorsque j'arrivai au fort. Je n'avois nulle raison qui m'obligeât de lui faire un secret de mon dessein, de sorte que je ne fis point difficulté de m'expliquer en sa présence. Le gouverneur m'écouta avec sa bonté ordinaire. Je lui racontai une partie de mon histoire, qu'il entendit avec plaisir, et, lorsque je le priai d'assister à la cérémonie que je méditois, il eut la générosité de s'engager à faire toute la dépense de la fête. Je me retirai fort content.

Une heure après, je vis entrer l'aumônier chez moi. Je m'imaginai qu'il venoit me donner quelques instructions sur mon mariage; mais, après m'avoir salué froidement, il me déclara, en deux mots, que monsieur le gouverneur me défendoit d'y penser, et qu'il avoit d'autres vûes sur Manon.

« D'autres vûes sur Manon! lui dis-je avec un mortel saisissement de cœur, et quelles vûes donc, monsieur l'aumônier? »

Il me répondit que je n'ignorois pas que monsieur le gouverneur étoit le maître; que, Manon ayant été envoyée de France pour la colonie,

c'étoit à lui à disposer d'elle; qu'il ne l'avoit pas fait jusqu'alors parce qu'il la croyoit mariée, mais qu'ayant appris de moi-même qu'elle ne l'étoit point, il jugeoit à propos de la donner à M. Synnelet, qui en étoit amoureux.

Ma vivacité l'emporta sur ma prudence. J'ordonnai fiérement à l'aumônier de sortir de ma maison, en jurant que le gouverneur, Synnelet et toute la ville ensemble n'oseroient porter la main sur ma femme, ou ma maîtresse, comme ils voudroient l'appeller.

Je fis part aussi-tôt à Manon du funeste message que je venois de recevoir. Nous jugeâmes que Synnelet avoit séduit l'esprit de son oncle depuis mon retour, et que c'étoit l'effet de quelque dessein médité depuis long-tems. Ils étoient les plus forts. Nous nous trouvions dans le nouvel Orléans comme au milieu de la mer, c'est-à-dire séparés du reste du monde par des espaces immenses. Où fuir, dans un pays inconnu, désert, ou habité par des bêtes féroces et par des sauvages aussi barbares qu'elles? J'étois estimé dans la ville; mais je ne pouvois espérer d'émouvoir assez le peuple en ma faveur pour en espérer un secours proportionné au mal. Il

eût fallu de l'argent; j'étois pauvre. D'ailleurs le succès d'une émotion populaire étoit incertain, et, si la fortune nous eût manqué, notre malheur seroît devenu sans remede. Je roulois toutes ces pensées dans ma tête. J'en communiquois une partie à Manon. J'en formois de nouvelles sans écouter sa réponse. Je prenois un parti, je le rejettois pour en prendre un autre. Je parlois seul, je répondois tout haut à mes pensées; enfin j'étois dans une agitation que je ne sçaurois comparer à rien, parce qu'il n'y en eut jamais d'égale. Manon avoit les yeux sur moi. Elle jugeoit, par mon trouble, de la grandeur du péril, et, tremblant pour moi plus que pour elle-même, cette tendre fille n'osoit pas même ouvrir la bouche pour m'exprimer ses craintes. Après une infinité de réflexions, je m'arrêtai à la résolution d'aller trouver le gouverneur, pour m'efforcer de le toucher par des considérations d'honneur et par le souvenir de mon respect et de son affection. Manon voulut s'opposer à ma sortie. Elle me disoit, les larmes aux yeux :

« Vous allez à la mort. Ils vont vous tuer. Je ne vous reverrai plus. Je veux mourir avant vous. »

Il fallut beaucoup d'efforts pour la persuader de la nécessité où j'étois de sortir, et de celle qu'il y avoit pour elle de demeurer au logis. Je lui promis qu'elle me reverroit dans un instant. Elle ignoroit, et moi aussi, que c'étoit sur elle-même que devoit tomber toute la colere du Ciel et la rage de nos ennemis.

Je me rendis au fort : le gouverneur étoit avec son aumônier. Je m'abbaissai, pour le toucher, à des soumissions qui m'auroient fait mourir de honte si je les eusse faites pour toute autre cause. Je le pris par tous les motifs qui doivent faire une impression certaine sur un cœur qui n'est pas celui d'un tigre féroce et cruel. Ce barbare ne fit à mes plaintes que deux réponses, qu'il répéta cent fois : Manon, me dit-il, dépendoit de lui. Il avoit donné sa parole à son neveu. J'étois résolu de me modérer jusqu'à l'extrêmité; je me contentai de lui dire que je le croyois trop de mes amis pour vouloir ma mort, à laquelle je consentirois plutôt qu'à la perte de ma maîtresse.

Je fus trop persuadé, en sortant, que je n'avois rien à espérer de cet opiniâtre vieillard, qui se seroit damné mille fois pour son neveu. Cepen-

dant je persistai dans le dessein de conserver jusqu'à la fin un air de modération, résolu, si l'on en venoit aux excès d'injustice, de donner à l'Amérique une des plus sanglantes et des plus horribles scènes que l'amour ait jamais produites. Je retournois chez moi en méditant sur ce projet, lorsque le sort, qui vouloit hâter ma ruine, me fit rencontrer Synnelet. Il lut dans mes yeux une partie de mes pensées. J'ai dit qu'il étoit brave, il vint à moi.

« Ne me cherchez-vous pas? me dit-il; je connois que mes desseins vous offensent, et j'ai bien prévû qu'il faudroit se couper la gorge avec vous. Allons voir qui sera le plus heureux. »

Je lui répondis qu'il avoit raison, et qu'il n'y avoit que ma mort qui pût finir nos différends. Nous nous écartâmes d'une centaine de pas hors de la ville. Nos épées se croiserent; je le blessai et je le désarmai presque en même tems. Il fut si enragé de son malheur qu'il refusa de me demander la vie et de renoncer à Manon. J'avois peut-être droit de lui ôter tout d'un coup l'un et l'autre; mais un sang généreux ne se dément jamais. Je lui jettai son épée.

« Recommençons, lui dis-je, et songez que c'est sans quartier. »

Il m'attaqua avec une furie inexprimable. Je dois confesser que je n'étois pas fort dans les armes, n'ayant eu que trois mois de salle à Paris. L'amour conduisoit mon épée. Synnelet ne laissa pas de me percer le bras d'outre en outre; mais je le pris sur le tems, et je lui fournis un coup si vigoureux qu'il tomba à mes pieds sans mouvement.

Malgré la joie que donne la victoire après un combat mortel, je réfléchis aussi-tôt sur les conséquences de cette mort. Il n'y avoit pour moi ni grace ni délai de supplice à espérer. Connoissant, comme je faisois, la passion du gouverneur pour son neveu, j'étois certain que ma mort ne seroit pas différée d'une heure après la connoissance de la sienne. Quelque pressante que fût cette crainte, elle n'étoit pas la plus forte cause de mon inquiétude. Manon, l'intérêt de Manon, son péril et la nécessité de la perdre, me troubloient jusqu'à répandre de l'obscurité sur mes yeux et à m'empêcher de reconnoître le lieu où j'étois. Je regrettai le sort de Synnelet : une prompte mort me sembloit le

seul remede de mes peines. Cependant ce fut cette pensée même qui me fit rappeller vivement mes esprits, et qui me rendit capable de prendre une résolution.

« Quoi! je veux mourir, m'écriai-je, pour finir mes peines! Il y en a donc que j'appréhende plus que la perte de ce que j'aime? Ah! souffrons jusqu'aux plus cruelles extrêmités pour secourir ma maîtresse, et remettons à mourir après les avoir souffertes inutilement. »

Je repris le chemin de la ville. J'entrai chez moi : j'y trouvai Manon à demi morte de frayeur et d'inquiétude. Ma présence la ranima. Je ne pouvois lui déguiser le terrible accident qui venoit de m'arriver. Elle tomba sans connoissance entre mes bras au récit de la mort de Synnelet et de ma blessure. J'employai plus d'un quart d'heure à lui faire retrouver le sentiment.

J'étois à demi mort moi-même; je ne voyois pas le moindre jour à sa sûreté ni à la mienne.

« Manon, que ferons-nous? lui dis-je lorsqu'elle eut repris un peu de force. Hélas! qu'allons-nous faire? Il faut nécessairement que je m'éloigne. Voulez-vous demeurer dans la ville?

Oui, demeurez-y. Vous pouvez encore y être heureuse; et moi je vais, loin de vous, chercher la mort parmi les sauvages, ou entre les griffes des bêtes féroces. »

Elle se leva malgré sa foiblesse; elle me prit par la main pour me conduire vers la porte.

« Fuyons ensemble, me dit-elle, ne perdons pas un instant. Le corps de Synnelet peut avoir été trouvé par hazard, et nous n'aurions pas le tems de nous éloigner.

— Mais, chere Manon! repris-je tout éperdu, dites-moi donc où nous pouvons aller. Voyez-vous quelque ressource? Ne vaut-il pas mieux que vous tâchiez de vivre ici sans moi, et que je porte volontairement ma tête au gouverneur? »

Cette proposition ne fit qu'augmenter son ardeur à partir; il fallut la suivre. J'eus encore assez de présence d'esprit, en sortant, pour prendre quelques liqueurs fortes que j'avois dans ma chambre et toutes les provisions que je pus faire entrer dans mes poches. Nous dîmes à nos domestiques, qui étoient dans la chambre voisine, que nous partions pour la promenade du soir : nous avions cette coutume tous les

jours, et nous nous éloignâmes de la ville plus promptement que la délicatesse de Manon ne sembloit le permettre.

Quoique je ne fusse pas sorti de mon irrésolution sur le lieu de notre retraite, je ne laissois pas d'avoir deux espérances, sans lesquelles j'aurois préféré la mort à l'incertitude de ce qui pouvoit arriver à Manon. J'avois acquis assez de connoissance du pays, depuis près de dix mois que j'étois en Amérique, pour ne pas ignorer de quelle maniere on apprivoisoit les sauvages. On pouvoit se mettre entre leurs mains sans courir à une mort certaine; j'avois même appris quelques mots de leur langue et quelques-unes de leurs coutumes dans les diverses occasions que j'avois eues de les voir. Avec cette triste ressource, j'en avois une autre du côté des Anglois, qui ont, comme nous, des établissemens dans cette partie du nouveau monde; mais j'étois effrayé de l'éloignement. Nous avions à traverser, jusqu'à leurs colonies, de stériles campagnes de plusieurs journées de largeur, et quelques montagnes si hautes et si escarpées que le chemin en paroissoit difficile aux hommes les plus grossiers et les plus vigou-

reux. Je me flattois néanmoins que nous pourrions tirer parti de ces deux ressources : des sauvages pour aider à nous conduire, et des Anglois pour nous recevoir dans leurs habitations.

Nous marchâmes aussi long-tems que le courage de Manon put la soutenir, c'est-à-dire environ deux lieues : car cette amante incomparable refusa constamment de s'arrêter plus tôt. Accablée enfin de lassitude, elle me confessa qu'il lui étoit impossible d'avancer davantage. Il étoit déja nuit. Nous nous assîmes au milieu d'une vaste plaine, sans avoir pû trouver un arbre pour nous mettre à couvert. Son premier soin fut de changer le linge de ma blessure, qu'elle avoit pansée elle-même avant notre départ. Je m'opposai en vain à ses volontés; j'aurois achevé de l'accabler mortellement si je lui eusse refusé la satisfaction de me croire à mon aise et sans danger, avant que de penser à sa propre conservation. Je me soumis durant quelques momens à ses desirs; je reçus ses soins en silence et avec honte. Mais, lorsqu'elle eut satisfait sa tendresse, avec quelle ardeur la mienne ne prit-elle pas son tour! Je me dépouillai de tous mes habits pour lui faire trouver la terre

moins dure en les étendant sous elle; je la fis consentir, malgré elle, à me voir employer à son usage tout ce que je pus imaginer de moins incommode. J'échauffai ses mains par mes baisers ardens et par la chaleur de mes soupirs. Je passai la nuit entiere à veiller près d'elle et à prier le Ciel de lui accorder un sommeil doux et paisible. O Dieu! que mes vœux étoient vifs et sinceres! et par quel rigoureux jugement aviez-vous résolu de ne les pas exaucer?

Pardonnez si j'acheve en peu de mots un récit qui me tue : je vous raconte un malheur qui n'eut jamais d'exemple. Toute ma vie est destinée à le pleurer. Mais, quoique je le porte sans cesse dans ma mémoire, mon ame semble reculer d'horreur chaque fois que j'entreprens de l'exprimer.

Nous avions passé tranquillement une partie de la nuit; je croyois ma chere maîtresse endormie, et je n'osois pousser le moindre souffle, dans la crainte de troubler son sommeil. Je m'apperçus dès le point du jour, en touchant ses mains, qu'elle les avoit froides et tremblantes. Je les approchai de mon sein pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement, et, faisant

un effort pour saisir les miennes, elle me dit, d'une voix foible, qu'elle se croyoit à sa derniere heure. Je ne pris d'abord ce discours que pour un langage ordinaire dans l'infortune, et je n'y répondis que par les tendres consolations de l'amour. Mais ses soupirs fréquens, son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains, dans lesquelles elle continuoit de tenir les miennes, me firent connoître que la fin de ses malheurs approchoit. N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentimens, ni que je vous rapporte ses dernieres expressions. Je la perdis. Je reçus d'elle des marques d'amour au moment même qu'elle expiroit : c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement.

Mon ame ne suivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva point sans doute assez rigoureusement puni. Il a voulu que j'aie traîné depuis une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

Je demeurai plus de vingt-quatre heures la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chere Manon. Mon dessein étoit d'y mourir; mais je fis réflexion, au commencement

du second jour, que son corps seroit exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étois déja si proche de ma fin, par l'affoiblissement que le jeûne et la douleur m'avoient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avois apportées. Elles me rendirent autant de force qu'il en falloit pour le triste office que j'allois exécuter. Il ne m'étoit pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvois : c'étoit une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser, mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse; j'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle; je la considérai long-tems : je ne pouvois me résoudre à fermer sa fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affoiblir, et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon

entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle avoit porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable, et, fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du Ciel, et j'attendis la mort avec impatience. Ce qui vous paroîtra difficile à croire, c'est que, pendant tout l'exercice de ce lugubre ministere, il ne sortit point une larme de mes yeux, ni un soupir de ma bouche. La consternation profonde où j'étois, et le dessein déterminé de mourir, avoient coupé le cours à toutes les expressions du désespoir et de la douleur. Aussi ne demeurai-je pas long-tems dans la posture où j'étois sur la fosse sans perdre le peu de connoissance et de sentiment qui me restoit.

Après ce que vous venez d'entendre, la conclusion de mon histoire est de si peu d'importance qu'elle ne mérite pas la peine que vous voulez bien prendre à l'écouter. Le corps de Synnelet ayant été rapporté à la ville, et ses plaies visitées avec soin, il se trouva non-seulement qu'il n'étoit pas mort, mais qu'il n'avoit pas même reçu de blessure dangereuse. Il apprit

Manon Lescaut. Imp. A Salmon

MORT DE MANON

à son oncle de quelle maniere les choses s'étoient passées entre nous, et sa générosité le porta sur-le-champ à publier les effets de la mienne. On me fit chercher, et mon absence avec Manon me fit soupçonner d'avoir pris le parti de la fuite. Il étoit trop tard pour envoyer sur mes traces, mais le lendemain et le jour suivant furent employés à me poursuivre. On me trouva sans apparence de vie sur la fosse de Manon, et ceux qui me découvrirent en cet état, me voyant presque nud et sanglant de ma blessure, ne douterent point que je n'eusse été volé et assassiné. Ils me porterent à la ville. Le mouvement du transport réveilla mes sens. Les soupirs que je poussai en ouvrant les yeux et en gémissant de me retrouver parmi les vivans firent connoître que j'étois encore en état de recevoir du secours. On m'en donna de trop heureux.

Je ne laissai pas d'être renfermé dans une étroite prison. Mon procès fut instruit; et, comme Manon ne paroissoit point, on m'accusa de m'être défait d'elle par un mouvement de rage et de jalousie. Je racontai naturellement ma pitoyable avanture. Synnelet, malgré les transports de douleur où ce récit le jetta, eut la

générosité de solliciter ma grace. Il l'obtint. J'étois si foible qu'on fut obligé de me transporter de la prison dans mon lit, où je fus retenu pendant trois mois par une violente maladie.

Ma haine pour la vie ne diminuoit point; j'invoquois continuellement la mort, et je m'obstinai long-tems à rejetter tous les remedes. Mais le Ciel, après m'avoir puni avec tant de rigueur, avoit dessein de me rendre utiles mes malheurs et ses châtimens. Il m'éclaira de ses lumieres, qui me firent rappeller des idées dignes de ma naissance et de mon éducation. La tranquillité ayant commencé à renaître un peu dans mon ame, ce changement fut suivi de près par ma guérison. Je me livrai entiérement aux inspirations de l'honneur, et je continuai de remplir mon petit emploi, en attendant les vaisseaux de France qui vont une fois chaque année dans cette partie de l'Amérique. J'étois résolu de retourner dans ma patrie pour y réparer, par une vie sage et réglée, le scandale de ma conduite. Synnelet avoit pris soin de faire transporter le corps de ma chere maîtresse dans un lieu honorable.

Ce fut environ six semaines après mon rétablissement que, me promenant seul un jour sur le rivage, je vis arriver un vaisseau que des affaires de commerce amenoient au nouvel Orléans. J'étois attentif au débarquement de l'équipage. Je fus frappé d'une surprise extrême en reconnoissant Tiberge parmi ceux qui s'avançoient vers la ville. Ce fidéle ami me remit de loin, malgré les changemens que la tristesse avoit faits sur mon visage. Il m'apprit que l'unique motif de son voyage avoit été le desir de me voir et de m'engager à retourner en France; qu'ayant reçu la lettre que je lui avois écrite du Havre, il s'y étoit rendu en personne pour me porter les secours que je lui demandois; qu'il avoit ressenti la plus vive douleur en apprenant mon départ, et qu'il seroit parti sur-le-champ pour me suivre

s'il eût trouvé un vaisseau prêt à faire voile; qu'il en avoit cherché pendant plusieurs mois dans divers ports, et qu'en ayant enfin rencontré un, à Saint-Malo, qui levoit l'ancre pour la Martinique, il s'y étoit embarqué, dans l'espérance de se procurer de là un passage facile au nouvel Orléans; que, le vaisseau malouin ayant été pris en chemin par des corsaires espagnols, et conduit dans une de leurs isles, il s'étoit échappé par adresse, et qu'après diverses courses il avoit trouvé l'occasion du petit bâtiment qui venoit d'arriver, pour se rendre heureusement près de moi.

Je ne pouvois marquer trop de reconnoissance pour un ami si généreux et si constant. Je le conduisis chez moi; je le rendis le maître de tout ce que je possédois; je lui appris tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de France; et, pour lui causer une joie à laquelle il ne s'attendoit pas, je lui déclarai que les semences de vertu qu'il avoit jettées autrefois dans mon cœur commençoient à produire des fruits dont il alloit être satisfait. Il me protesta qu'une si douce assurance le dédommageoit de toutes les fatigues de son voyage.

Nous avons passé deux mois ensemble au nouvel Orléans pour attendre l'arrivée des vaisseaux de France, et, nous étant enfin mis en mer, nous prîmes terre il y a quinze jours au Havre-de-Grace. J'écrivis à ma famille en arrivant. J'ai appris, par la réponse de mon frere aîné, la triste nouvelle de la mort de mon pere, à laquelle je tremble, avec trop de raison, que mes égaremens n'ayent contribué. Le vent étant favorable pour Calais, je me suis embarqué aussi-tôt, dans le dessein de me rendre, à quelques lieues de cette ville, chez un gentilhomme de mes parens, où mon frere m'écrit qu'il doit attendre mon arrivée.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

NOTES

PREMIÈRE PARTIE.

Page 8, ligne 7. — Ce *Passy* est Pacy-sur-Eure, à 21 kilomètres d'Évreux.

P. 70, l. 13. — Le mot *assemblée* était pris alors dans le sens générique de compagnie, société, se réunissant soit dans un théâtre, soit dans tout autre lieu public ou privé.

P. 112, l. 11. — La prison de Saint-Lazare était alors une maison de correction pour les jeunes gens de mœurs déréglées et les prêtres indisciplinés ou réfractaires. Elle était dirigée et administrée par des religieux. Ce n'est que depuis la Révolution qu'elle est devenue une prison plus spécialement destinée aux filles de mauvaise vie en contravention avec les lois qui les régissent.

P. 120, dern. ligne. — L'hôpital général fut fondé à Paris en 1656 pour renfermer les mendiants, « les mauvaises filles et tous gens sans aveu ni domicile ». L'administration donnait également sur ses revenus des secours à de pauvres gens logés en ville. En 1800, l'hôpital général fut fondu dans la nouvelle organisation des secours publics, et sa destination considérablement modifiée.

SECONDE PARTIE.

P. 2, l. 1. — On appelait *partisans* ceux qui affermaient l'impôt tout entier, pour en payer à l'avance une *partie* au Trésor, ou bien qui soumissionnaient seulement telle ou telle partie des revenus de l'État.

P. 127, l. 13 à 15. — La Comédie-Française, à cette époque, était située rue des Fossés-Saint-Germain (devenue depuis, pour conserver ce souvenir, la rue de l'Ancienne-Comédie); c'est pourquoi Des Grieux devait quitter son fiacre rue Saint-André-des-Arcs, pour venir au-devant de Manon, qui lui avait promis de sortir pendant le spectacle. Leur rendez-vous était à sept heures, les représentations se donnant alors de cinq à neuf heures.

P. 106, l. 7. — *L'ordinaire* était ce que nous appelons aujourd'hui *le courrier*. Ce mot désignait aussi bien le jour de l'arrivée ou du départ du courrier que le courrier lui-même.

P. 110, l. 23. — On se demande pourquoi nous avons cessé de dire *le nouvel Orléans*. L'identité de prononciation entre *nouvel* et *nouvelle* est sans doute la cause de ce changement. Telle est d'ailleurs la raison pour laquelle beaucoup de nos substantifs commençant par une voyelle ont fini par passer du masculin au féminin.

IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

PETITE BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE

M DCCC LXXIV

H/9-6323

PQ
2021
M3
1874a
ptie.2

Prévost, Antoine François,
called Prévost d'Exiles
Histoire de Manon Lescaut

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY